

L'INDIGENISME DANS LE ROMAN HAITIEN

© Judith Charles

Département de Langue et de Littérature Françaises

Thèse

présentée à la

Faculté des Etudes Graduées

de l'Université McGill

pour l'obtention du grade de

M.A. =

mars 1984

Je prends plaisir à remercier tous ceux qui m'ont aidée, particulièrement le grand Jean Fouchard, sans qui je n'aurais pu écrire cette thèse.

Je remercie également le dévoué frère Constant, qui me guida et me donna un accès illimité à la bibliothèque de Saint-Louis de Gonzague.

Je remercie aussi le distingué Hénock Trouillot, qui avec empressement, mit à ma disposition son Indigénisme devant la conscience nationale, ouvrage remarquable et sérieusement documenté.

J'adresse de même tous mes remerciements à mon directeur de thèse, Monsieur Axel Maugey, qui me prêta si forte main et se pencha sur le sujet avec tant d'émotion.

Comment ne pas témoigner également toute ma reconnaissance à mon génial frère Gervais Charles qui, ici comme partout, ne me ménagea point son inlassable concours.

RESUME

L'Indigénisme dans le Roman Haïtien

Une véritable mosaïque de tendances peut être dégagée, en étudiant la littérature haïtienne. Qu'elle soit dualiste, nationaliste, universaliste ou négritudinite, nous avons constaté qu'elle est toujours le théâtre de nombreuses controverses.

Les principaux traits qui caractérisent l'haïtianisme, ou qui résultent des soubresauts du métissage culturel et des avatars de l'enseignement public, furent mis en valeur par des écrivains qui, dès 1804, contribuèrent largement à l'illustration d'une littérature proprement haïtienne.

Mais tous considèrent encore le mouvement indigène comme une révolution, qui a vu le jour en juillet 1927, avec la Revue Indigène.

Le temps est venu de redresser ces jugements arbitraires. Partant, pour réfuter pareilles prises de position, nous nous proposons de faire une mise au point, qui situera dans sa vérité, le cheminement du courant indigéniste tout au long de l'histoire des lettres haïtiennes. Car selon nous, l'indigénisme, surtout dans son expression romanesque, est omniprésent à la littérature du pays.

ABSTRACT

Indigenism in the Haitian Novel

The study of Haitian Literature reveals a veritable mosaic of tendencies. Whether this literature deals with nationalism, universal topics or black culture, it always sets the stage for numerous controversies.

The main features characterizing haïtianism or which initiated the cultural mixture and the experiences of public education were put into proper perspective by writers who, since 1804, contributed greatly to the fame of a literature which is bona fide haïtian.

Everybody, however, still considers the indigeneous movement as a revolution, born in 1927 with the Revue Indigène.

The time has come to rectify these arbitrary judgements. Also, in order to refute similar view-points, we propose an adjustment, which will place in its proper view the methodical approach of today's scholar of indigeneous culture in relation to the history of haïtian literature. Because according to our opinion, indigenism, particularly in the novel, is ubiquitous in the country's literature.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION:	Historique de l'Indigénisme.....	Page 1
CHAPITRE I:	Les premières manifestations de l'indigénisme, ou les racines du roman haïtien.	
	1) La littérature coloniale, ou l'indigénisme embryonnaire.....	Page 12
	2) Les premiers écrivains, ou les premiers indigènes.....	Page 16
	3) Les Pères de l'Indigénisme, ou les débuts du romantisme haïtien: Le Cénacle de 1836.....	Page 20
CHAPITRE II:	Différentes manifestations de l'indigénisme.	
	a) L'épanouissement du roman haïtien avec le mouvement patriotique (1870-1895).....	Page 24
	b) Indigénisme et romans réalistes: La génération de La Ronde (1889-1915).....	Page 27
CHAPITRE III:	L'indigénisme sous l'occupation américaine.	
	a) Les antécédents de la "révolution indigène".....	Page 51
	b) Les écrivains en marge de l'école indigéniste (1915-1928)...	Page 52
	c) <u>Le nègre masqué</u> , de Stephen Alexis...	Page 54

CHAPITRE IV: La "révolution indigène" de 1927.

- a) Les écrivains de la "Revue Indigène": L'Ecole Indigéniste (1927-1934).... Page 76
- b) Ainsi parla l'Oncle, de Jean-Price-Mars (1928)..... Page 78
- c) Le mouvement des Griots (1934-1940) Page 81
- d) Le roman paysan: Le drame de la terre, de Jean-Baptiste Cinéas (1932)..... Page 83

CHAPITRE V: L'Indigénisme socialiste

- a) Les afro-indigénistes révoltés, et le roman socialiste en Haïti (1940-1945)..... Page 99
- b) Compère Général Soleil, de Jacques Stephen Alexis (1955)... Page 103

CONCLUSION: Indigénisme et Négritude..... Page 122

LEXIQUE CREOLE: Page 130

BIBLIOGRAPHIE: Page 131

L'INDIGENISME DANS LE ROMAN HAÏTIEN

INTRODUCTION

HISTORIQUE DE L'INDIGENISME

Les littératures des pays qui ont subi la colonisation ont toujours eu du mal à s'imposer. La littérature francophone d'Haïti n'échappe pas à cette règle, et peut même être qualifiée de littérature-problème.

Certains proclament à tort qu'il n'existe pas de véritable littérature haïtienne. Pour asseoir leurs dires, ils font prévaloir l'argument tripartite suivant: l'absence de langue nationale, la carence d'une culture originale, et l'omniprésence d'une littérature d'imitation.

Une autre école soutient que non seulement cette littérature existe, mais qu'elle se caractérise d'un côté par son universalisme qui serait une imitation de la littérature française et d'un autre côté, par son nationalisme.

Une troisième théorie, enfin, précise que la littérature haïtienne, rebutée par une "longue et plate imitation de la littérature française", s'est remise en question à partir de 1927, ce qui aurait révolutionné les lettres haïtiennes. L'authenticité revendiquée est connue sous le nom d'"Indigénisme", ou de "Révolution Indigène".

Une dernière école affirme que la littérature haïtienne est le miroir de "l'âme noire". Selon elle, la mentalité nègre est omniprésente, même dans les oeuvres à caractère universel.

Pour expliquer ces prises de position nettement contradictoires, nous devons tout d'abord rappeler quelques traits historiques. Ancienne île indienne, ex-possession espagnole, puis anglaise, le pays a été colonisé par les français qui maintinrent en esclavage des noirs arrachés à de nombreuses tribus de moeurs et de culture différentes. La nécessité d'un nouvel instrument de communication: le créole, s'avéra indispensable.

Il était donc normal que la littérature haïtienne imite comme par instinct celle de l'ancienne métropole, qui représente un modèle paré de prestige. D'ailleurs, une littérature s'est souvent inspirée d'une autre, qui la précède. On sait ce que le classicisme français doit à l'antiquité gréco-latine. Quant au classicisme allemand, il reproduit lui-même la philosophie et les idées du classicisme français, un siècle plus tard.

En outre, les littératures de l'Amérique du sud et du nord, qu'elles soient d'expression anglaise, espagnole ou française, se sont épanouies loin de leur foyer linguistique. Nul ne songe pourtant à prétendre que leur littérature ne leur appartienne en propre. Encore qu'elle ne soit écrite et comprise que par une élite intellectuelle, très infime d'ailleurs, la langue littéraire de la République d'Haïti demeure le Français. Par contre, le créole s'avère la langue vernaculaire. Il dérive largement de la langue française, bien que la syntaxe ait des caractéristiques africaines.

Paradoxalement, c'est au moment même où s'est joué le destin de la nation, à l'époque la plus nationaliste, celle qui a sollicité le plus de son africanité, et qui a été la plus anti-française de son histoire, que le français a été adopté comme langue officielle. Les héros de l'Indépendance font en français, le serment de renoncer pour toujours à la France. Depuis, on continue à écrire dans un Français correct, mais souvent créolisé et adapté au pays. Remarquons que la liberté si chèrement acquise est célébrée et chantée dans la langue de l'ennemi, à un moment où les traditions africaines s'avéraient extrêmement fortes.

Nous pouvons tenter d'interpréter ce comportement de la façon suivante. Dès l'origine, la nation tente de relever une double gageure. Depuis 1804 en effet, elle s'applique à réhabiliter la race noire, se plaçant ainsi à l'avant-garde de sa lutte. Mais en même temps, elle veut préserver la culture française. De là proviennent les racines ambivalentes de ce métissage culturel qui se donne comme but ultime, de réaliser la symbiose du génie français et de l'héritage africain, de marier ainsi la Francophonie à la Négritude.

Il nous faut maintenant tenter de définir l'Indigénisme, et la Révolution Indigène. Le terme "indigène", comme pour faire écho à tant de confusion, est extrêmement paradoxal. Quant à celui de "révolution", le sens s'en trouve également déformé. Si l'on croit le dictionnaire, "indigène" veut dire: "né dans le pays qu'il habite", "établi dans un pays depuis un temps immémorial". Or nous savons bien que dans le contexte littéraire, on ne parle pas des aborigènes d'Haïti, race malheureusement disparue. Par "indigène", nous entendons plutôt les natifs des pays colonisés, et l'Indigénisme traduit ce qui leur est propre.

Remarquons par ailleurs, que toute révolution sous-entend un bouleversement dans le mode de penser et de sentir. Or, si un tel événement était intervenu dans les lettres

haïtiennes, l'étiquette "indigène" ne correspondrait sûrement pas à la réalité imaginée. Selon la théorie historique la plus répandue, l'Haïtien, confronté brutalement à l'occupation américaine, réalise tout à coup qu'il n'est pas un Français coloré et que conséquemment, sa littérature ne traduit pas son âme: il s'agirait donc d'une prise de conscience.

Nombreux sont ceux qui continuent à croire que l'Indigénisme correspond à la revendication soudaine d'une littérature authentique. On serait également enclin à penser que le terme est choisi pour défier sa connotation péjorative. En Afrique par exemple, le mot dénote le mépris, l'infériorité sociale, voire même l'infamie. En Amérique Latine, les Indiens sont désignés par cette appellation flétrissante: elle traduit un état très marqué d'infériorité sociale.

En Haïti toutefois, le terme subit une profonde mutation à partir de la révolte des esclaves, qui débouchera dès 1797 sur les guerres de l'Indépendance. Les combattants de la liberté se disent de l'armée indigène. Dès la victoire finale remportée de haute lutte, le nom originel de Hayti, signifiant "île montagneuse", est substitué à celui de Saint-Domingue, révélant ainsi que les "nouveaux libres" deviennent les légitimes héritiers des premiers habitants de l'île surnommée "la perle des Antilles".

La parution de la Revue Indigène, en 1927, marque un tournant dans la littérature haïtienne. Depuis, le terme "indigène" exprime la fierté, l'orgueil racial et national. Mais affirmer que l'indigénisme donna naissance à une littérature authentique, serait faire une entorse à la vérité historique, et alimenter une erreur d'appréciation.

Plusieurs considèrent aussi la "révolution indigène" comme un retour aux origines africaines. Mais elle peut aussi désigner ce qui est profondément haïtien; l'indigénisme devient alors synonyme d'haïtianisme, et reflète ainsi en littérature, un mode de penser et de sentir propre à l'haïtien, ses coutumes, ses moeurs, ses croyances, sa vie culturelle; bref, tout ce qui lui est intrinsèque.

Nous voyons donc dans l'Indigénisme la "synthèse de ces deux mouvements littéraires qui, à priori, semblent mutuellement se rejeter: la Francophonie et la Négritude". C'est un peu, comme dit Léon Laleau dans son poème intitulé Trahison:

"apprivoiser avec des mots de France,
ce coeur qui m'est venu du Sénégal". (1)

A une forme française des oeuvres, correspond presque toujours un fond haïtien, caractérisé souvent par la couleur locale, faisant ainsi ressortir cet amalgame unique du métissage culturel, que constitue l'indigénisme.

L'indigénisme ne représente pas une prise de conscience subite, car il ne naît pas spontanément. Cependant, au fur et à mesure, les écrivains se rapprochent avec plus de fermeté des valeurs proprement nègres. Nous voyons donc que les thèmes ne sont pas aussi nouveaux qu'on voudrait bien le croire. C'est seulement une nouvelle phase de l'haïtianisme, que traduit la "Revue Indigène". Vu sous cet angle, le mouvement, enfonçant une porte déjà grande ouverte, peut être comparé à du vin nouveau entreposé dans de vieilles cuves. C'est exactement ce que Carl Brouard a pressenti, lui, l'un des plus ardents indigénistes, surnommé le "miracle nègre", lorsqu'il s'écrie:

"tout cet africanisme m'ennuie.
Je peux bien aussi chanter mes ancêtres blancs" (2)

Ce cri illustre à la perfection le déchirement entre ces deux cultures que plusieurs situent aux antipodes l'une de l'autre. Pour mieux comprendre le phénomène, tentons d'analyser en profondeur une telle attitude. Si l'on se penche sur leur inconscient collectif, les Haïtiens se révèlent un peuple mystifié jusqu'à la moëlle. On lui a infligé une culture qui n'est pas la sienne, et il l'assume avec fierté. Il reçoit une éducation française, étudie et lit les auteurs français, essaie de parler parfaitement la langue française. A l'origine, il a été victime d'une culture qui a cherché à annihiler la sienne. Ayant assimilé depuis l'enfance la culture française, il a hérité de tous les archétypes de ce peuple étranger qui se sont déposés en

lui. Au fil des ans, il s'est fait gallomane, et s'est senti aussi proche des français, qu'il s'éloignait de ses ancêtres africains. Il devient alors d'autant plus négrophobe qu'il veut ignorer son appartenance au monde noir. Frappé du complexe d'infériorité propre au colonisé, il méprise ses frères africains.

Il nous faut avouer que la littérature haïtienne est ignorée de la minorité lettrée du pays qui se complait plutôt à la lecture des auteurs français. Ce qui nous vaut cette note satirique de Wilhelm Romeus, qui nous dit que:

"L'écrivain sans lecteur existe. Il est de nationalité haïtienne, et se prénomme: zombi" (3)

Or malgré une telle situation:

"il arrive à zombi de censurer, c'est à dire de zombifier. Un zombi zombifiant, c'est le romancier haïtien dans son activité créatrice" (4).

Aussi, ces écrivains qui essaient, malgré l'indifférence de leur milieu, de créer une littérature haïtienne, font-ils oeuvre d'indigènes authentiques face à cette société bovarysée et aliénée. Mais puisqu'il a fallu attendre Jean Price-Mars, et la Revue Indigène pour que ce bovarysme soit dénoncé à grands cris, tout le mérite de l'indigénisme leur est fausement accordé. On passe ainsi sous silence l'indigénisme des périodes antérieures. Mais il existe une vérité indé-

niable à savoir que la littérature haïtienne a toujours été essentiellement indigène, ou plutôt foncièrement haïtienne. C'est même là que réside sa marque principale et sa frappante originalité. C'est cette thèse que nous nous proposons d'étayer dans les pages qui suivent.

Le roman, à l'image de toute la littérature du pays, est l'objet de nombreuses controverses. De surcroît, curieusement, même ceux qui reconnaissent une littérature à Haïti, lui dénie son art romanesque. En atteste une enquête ouverte sur la pénurie du genre, intitulée "Où sont nos romanciers", à laquelle de nombreux écrivains, comme par exemple Yvon Jeannot, Roussan Camille, Jules Blanchet donnent suite. Dans leurs articles, ils questionnent les possibilités, et les conditions d'existence d'une littérature romanesque au pays. Philippe Thoby-Marcelin, qui écrit pourtant tous ses romans en français, va jusqu'à déclarer dans: "Pour la Défense et l'illustration du créole", que le roman haïtien n'existerait que le jour où il serait écrit dans la langue vernaculaire.

Or non seulement les Haïtiens ont écrit de beaux et grands romans, mais l'haïtianisme, dans son expression romanesque, nous apparaît encore plus évident que dans les autres genres. C'est ce que nous avons l'intention de dé-

montrer, en retraçant le processus de l'évolution du mouvement indigène, à travers l'Histoire Littéraire du Roman Haïtien.

Pour renforcer nos propos, commençons par souligner que, pour une production de 400 romans, d'Emeric Bergeaud à Paulette Poujol Oriol, nous ne pouvons compter qu'à peine quatre exceptions (dont nous parlerons sous peu), qui appartiennent au roman d'évasion. Partout ailleurs, l'indigénisme se laisse nettement déceler.

Pour mieux faire ressortir la continuité de l'indigénisme dans les romans, nous brosserons tout d'abord, dans le premier chapitre, un tableau de la période antérieure à l'indépendance. En second lieu, nous verrons comment cette dernière a pu, une fois pour toutes, donner à la littérature du pays, son orientation nationaliste.

Dans le second chapitre, nous nous intéresserons à l'indigénisme chez les romanciers de l'école réaliste, en nous appuyant particulièrement sur les romans de Justin Lhérisson et de Fernand Hibbert. Au sein de la même école, ils illustrent en effet chacun, un aspect différent de l'indigénisme.

Ensuite, dans le troisième chapitre, nous analyserons l'indigénisme sous l'occupation américaine, et nous nous attarderons sur une oeuvre remarquable de cette époque. Il s'agit du roman de Stephen Alexis, intitulé Le nègre masqué.

Dans le quatrième chapitre, nous traiterons du mouvement connu sous le nom de "révolution indigène", et de la place importante qu'occupe Jean Price-Mars au sein de cette école, avec notamment son oeuvre maîtresse Ainsi Parla l'Oncle. Le premier roman qui applique les préceptes de l'Oncle, Le drame de la terre, de Jean-Baptiste Cinéas, sera également examiné.

Enfin, dans le cinquième et dernier chapitre, nous étudierons un aspect très particulier de l'indigénisme. Pour ce faire, nous analyserons le roman de Jacques Stephen Alexis, Compère Général Soleil. Ce qui nous portera, en guise de conclusion, à ouvrir notre analyse de l'indigénisme haïtien sur celle de la négritude internationale.

INTRODUCTION

Notes

- (1) Dieudonné Fardin: Cours d'histoire et de littérature haïtienne, "Panorama du mouvement indigéniste" (Editions Fardin, 1967), page 26.
- (2) Pradel Pompilus: Histoire de la littérature haïtienne, Editions Caraïbes, Port-au-Prince, 1975): Tome IV, page 26.
- (3) Wilhelm Romeus: "Le zombi zombifiant", dans: Cahiers de l'Association des Ecrivains haïtiens, (Imprimerie Fardin, avril 1980, volume II), page 13
- (4) Ibidem

CHAPITRE I

LES PREMIERES MANIFESTATIONS DE L'INDIGENTISME

OU

LES RACINES DU ROMAN HAITIEN

1) La littérature coloniale, ou
L'Indigénisme embryonnaire:

La plupart des manuels littéraires font coïncider les débuts de la littérature d'Haïti avec la proclamation de l'Indépendance. Il existe pourtant des traces d'une littérature orale et écrite antérieure à 1804: la littérature pré-coloniale, celle des "indigènes" ou aborigènes d'Haïti d'une part, et celle de l'époque coloniale d'autre part.

Comme la tradition orale était de mise chez les Indiens, une infime partie seulement de leurs récits est passée à la postérité. On peut cependant affirmer avec Emile Nau, l'un des plus ardents promoteurs du nationalisme dans les arts, que l'oraliture primitive se composait:

"de poésie populaire, d'oeuvres épiques, lyriques, élégiaques, qui reflétaient l'histoire, les moeurs, et les sentiments des autochtones" (1).

D'un bout à l'autre de la littérature haïtienne, on remarque une certaine continuité du thème de l'indianisme: elle devient même une forme d'expression de l'Indigénisme.

L'origine dualiste de la littérature d'Haïti remonte à l'époque coloniale. Il est étonnant de constater qu'avant même la naissance de la nation, la littérature a dessiné sa double orientation. D'un côté, on pouvait remarquer la lit-

térature des colons, cataloguée comme étant le prolongement de celle de la mère patrie, et de l'autre, l'on distinguait celle des noirs, dont la matière était essentiellement saint-domingoise.

Bien que les rapports entre la plus florissante colonie française et la métropole aient été très soutenus, leurs littératures respectives sont différentes. Celle qui est née sur la terre saint-domingoise laisse refléter tout l'exotisme de la nature tropicale. Encore que les pièces basées sur la vie locale fussent frappées de proscription, quelques colons y puisaient quand même leur inspiration. Tel est le cas de Bruëys d'Aigalliers, de Levaigneur, et de Claude Clément, qui s'appliquèrent à faire ressortir les moeurs locales dans toute leur réalité. Dans les moules français, ils intégrèrent la matière saint-domingoise.

En outre, maints auteurs procédèrent à des adaptations, à des transpositions, et même à des traductions de chansons et de pièces françaises en créole. Comme nous l'apprend Jean Fouchard, dans son oeuvre magistrale, Théâtre à Saint-Domingue, la pastorale de Jean-Jacques Rousseau, qui s'intitule "Thérèse et Jeannot", est parodiée en créole sous le titre "Devin du Village". Des pièces de Voltaire, comme "Blaise et Babet", "Julien et Suzette", sont également traduites dans la langue du peuple. Duvivier de la Mahautière écrit, vers 1767, la première chanson créole: "Lizèt kité la plenn" (Lisette a quitté la plaine).

Malgré les insurmontables difficultés sociales rencontrées par les noirs dans l'enfer colonial, ils parvinrent néanmoins à s'initier à la vie littéraire. Grâce à eux, celle-ci s'intensifie, et reflète avec plus de précision la situation de la colonie. Un quart de siècle avant la proclamation de l'indépendance, la littérature de combat exprime déjà les réalités sociales.

Du contact des esclaves et des colons sur la terre d'Haïti, naît un peuple métissé physiquement et culturellement. C'est donc à partir de divers axes culturels et religieux que s'est développée une société ayant des moeurs et des traditions, dont elle était (elle l'est toujours), l'unique dépositaire. En vérité, sur le plan littéraire, l'idéal aurait été de réaliser une fusion harmonieuse des deux hérités. Mais elle n'a pas vraiment été atteinte, à cause de l'élection arbitraire d'une hérédité au détriment de l'autre. C'est bien de là que découlent tous les antagonismes rencontrés dans la littérature du pays et ce, dès le début.

Le "marronage"* de l'époque coloniale a dessiné la première forme de résistance culturelle qui, jetant les premières bases de la société haïtienne, a donné naissance à un brassage culturel, résultant d'une mosaïque d'éléments hérités de 54 tribus africaines. Le terme "nègre marron" désigne l'esclave qui s'est réfugié dans les montagnes pour échapper à la situation inique qui lui est imposée. Par extension, le terme

si expressif "marron du syllabaire"*** s'applique à l'esclave qui s'alphabétise en cachette, l'instruction lui étant interdite.

Ces "marrons de la liberté"*** livrés à eux-mêmes, à la recherche d'une identité collective, ont fait renaître le vodou qui, bien qu'hérité d'Afrique, a pu acquérir des caractéristiques spécifiquement haïtiennes. Il a subi, ne l'oublions pas, l'influence du catholicisme et du syncrétisme religieux. Dans ce climat de terreur, le nègre en émoi, par le biais du vodou, se défoulait des injustices dont il était victime. A cette époque, les esclaves veulent déjà se débarrasser de leurs oppresseurs. Le marronage et le vodou contribuent à alimenter des révoltes si sérieuses, que des historiens vont les considérer comme les véritables catalyseurs de l'indépendance d'Haïti.

C'est en effet lors d'une cérémonie au Bois-Caiman, en août 1791, organisée par le grand-prêtre africain Boukman, qui procédait à cette occasion au "pacte du sang", que les futurs insurgés prononcent le serment de se coaliser contre l'ennemi français. Rien de tel que les mystères du vodou, pour inciter les initiés à l'action. Sous l'emprise d'une telle force, les vaudouisants sont capables de réaliser de véritables prouesses.

* Se marroner, c'est donc s'isoler pour se retrouver, face à face avec soi-même, face aux autres nègres, avec ses propres valeurs, loin du regard dénigreur et destructeur du blanc. C'est la toute première forme de revendication par l'esclave de sa négritude.

** Titre d'un ouvrage de Jean Fouchard.

*** Autre titre d'un ouvrage de Jean Fouchard.

Parlée et pourtant très riche, la littérature populaire des noirs prolonge les traditions, contes, légendes, croyances et proverbes des diverses peuplades africaines, amalgamés en un tout harmonieux. Bien qu'aujourd'hui, la plus grande partie de la population du pays soit encore illettrée, elle se révèle pourtant le vrai dépositaire de la culture haïtienne, car elle continue à perpétuer les ambivalentes traditions culturelles héritées de la colonie. Il est évident que la littérature populaire, en langue vernaculaire, continue à être orale. Néanmoins, elle laisse dégager toute la beauté et la richesse du folklore national, ce qui constitue une grande originalité.

C'est dans le climat décrit plus haut, que l'indigénisme commence à prendre forme:

"Timide, gauche et sans racines charnelles"

au début, comme nous l'a dit personnellement Jean Fouchard, le courant indigène a multiplié de plus en plus ses tentatives, pour se dessiner plus nettement chez les premiers écrivains nationalistes, qui, très tôt, glorifient la révolution, en chantant la liberté. Ne reconnaissons-nous pas, de si bonne heure, les premières manifestations du nationalisme dans les arts?

2) Les Premiers Ecrivains, ou les Premiers Indigènes

Les guerres de l'Indépendance d'Haïti offrent au monde un événement sans précédent. Une armée d'indigènes

formée d'anciens esclaves, ne réussit-elle pas à vaincre le corps expéditionnaire français de 42,000 hommes, troupes de Napoléon Bonaparte, jusque-là invincibles?

Ainsi, après douze ans de lutte épique, la toute première république noire du monde fait son entrée fracassante dans l'Histoire. Economiquement ruinée, politiquement divisée, elle appréhende une nouvelle invasion française. Tenue à l'écart par les autres pays qui tous menaient à l'époque une politique esclavagiste, elle doit, en solitaire, faire face à son destin.

Dans de telles circonstances, la littérature haïtienne se devait d'être une littérature de combat basée essentiellement sur la question raciale. Les premiers écrivains sont en effet le produit de l'époque, et leurs oeuvres reproduisent fidèlement le climat d'antagonismes qui règne alors dans la nouvelle république.

Il faut aussi noter que le seul exemple littéraire dont disposent les premiers écrivains provient des anciens oppresseurs. Ainsi s'amorcent très tôt les deux tendances de la littérature du pays: nationaliste d'une part, imitative de l'autre. Précisons que si la forme s'avère classique ou pseudo-classique comme celle du dix-huitième siècle français, le fond, lui, s'alimente surtout de la matière locale.

Si l'on en croit les historiens, le roman haïtien ne voit vraiment le jour qu'en 1859 avec Stella, d'Émeric Bergeaud. Mais avant cette date, les deux premiers prosateurs, le baron de Vastey, et Boisrond Tonnerre, tous deux virulents indigènes, se sont déjà consacrés à reconstituer la vie locale. Ce dernier n'est-il pas choisi par Dessalines, pour rédiger l'acte de l'Indépendance? Son texte, comblé de phrases qui sentent la poudre, et d'où transpirent la haine et le désir de faire couler le sang, constitue un véritable réquisitoire contre les anciens oppresseurs:

"Il nous faut la peau d'un blanc pour parchemin, son crâne pour écritoire, son sang pour encre, et une baïonnette pour plume" (2), écrit-il féroce-ment.

Néanmoins, malgré cette liberté revendiquée avec tant d'accents violents, malgré cette âpre volonté de couper les ponts entre Haïti et la France, Boisrond Tonnerre, dans sa déclaration, s'exprime en respectant les procédés stylistiques français. Or, quelque temps avant les guerres de l'Indépendance, les émissaires de Napoléon Bonaparte s'étaient par contre adressés au peuple en créole. Rappelons que l'empereur français tenait tellement à conserver la plus florissante colonie française, qu'il envoya son beau-frère, le mari de sa sœur Pauline, parlementer avec les fondateurs de la nation haïtienne. Napoléon Ier n'hésita même pas à tendre un piège à Toussaint Louverture, "le premier des noirs", qu'il fit transporter et emprisonner au fort de Joux. Ce héros y mourut de froid et de faim.

Voltaire, de son côté, aurait préféré conserver à la France la colonie de Saint-Domingue plutôt que celle du bas-Canada qui, à cette époque, n'était encore selon lui, que "quelques arpents de neige".

Phénomène paradoxal et significatif, en dépit d'une telle haine, le style des révolutionnaires français reste très cher à leurs congénères haïtiens. Il est un fait que la révolution haïtienne est en partie tributaire de la révolution française, les échos de celle-ci, ayant incité les noirs opprimés à se révolter.

Quant au baron de Vastey, il laisse une oeuvre considérable sur l'histoire de l'Indépendance nationale, sur ses antécédents, et les conséquences qui en résultèrent. En relisant ses écrits: Le Système Colonial (1804), Essais sur les causes de la révolution et des guerres civiles (1819), Réflexions sur quelques ouvrages et journaux français concernant Haïti (1817), on ne peut pas encore parler de négritude. Toutefois, il prophétise qu'un jour, l'Afrique régnera sur le monde. Cette attitude rappelle tout de même l'idéologie et la mystique nègres adoptées par les futurs tenants de la négritude.

Il ressort donc de nos considérations, que la littérature haïtienne de cette époque se révèle déjà profondément nationaliste, indigène dans le sens le plus intime du terme. Oeuvre d'hommes d'action plus que d'hommes de lettres, elle constitue un pendant à la lutte armée.

3) Les Pères de l'Indigénisme, ou les Débuts du Romantisme Haïtien: Le Cénacle de 1836.

Cette liberté si chèrement conquise, cette indépendance arrachée aux colonialistes au prix de sacrifices énormes, n'est reconnue par Charles X que 21 ans plus tard, en 1825. Le perfide traité conclu en l'occurrence désavantage nettement la nouvelle nation qui, déjà en ruine, doit s'engager à payer aux anciens esclavagistes une lourde indemnité, en guise de dédommagement.

Du même coup, le commerce et la culture française se réinstallent en Haïti. Or, nous constatons que malgré le retour des influences françaises, qui se caractérisent par la découverte du romantisme et l'apparition de nouvelles idéologies, le "cénacle de 1836" s'avère un mouvement profondément haïtien. Il déclenche la première véritable "révolution littéraire", qui vise à rejeter l'imitation, et particulièrement celle des "moules classiques usés".

Les jeunes de "l'école de 1836" réclament surtout une littérature nationale, authentique. Or la seule façon d'atteindre cette autonomie, ne consiste-t-elle pas à reconnaître, avec les membres de l'école, ce fait vital:

"il y a dans cette fusion du génie européen et du génie africain qui constitue le caractère du peuple haïtien, quelque chose qui nous fait moins français que l'américain n'est anglais" (3) ?

De l'exploitation de ce "quelque chose", qui représente sans nul doute l'indigénisme, naîtra le "génie propre" de la littérature haïtienne, fusion des génies africain et européen.

Car comme l'explique Emile Nau:

"la source d'inspiration est en vous et chez vous; hors de là vous n'aurez point de salut... Nos écrivains doivent donc célébrer Haïti" (4), spécifie-t-il.

Rien d'étonnant alors que les premiers romantiques s'inspirèrent de l'histoire du pays, de la nature et des états d'âme haïtiens. A l'avant-garde dans tous les domaines, l'école de 1836 s'est appliquée d'une part à défendre la race noire et d'autre part, à réhabiliter le peuple haïtien.

Comprenant que le problème ne serait pas résolu si on singeait l'Occident ou l'Afrique, elle a surtout fait ressortir qu'il fallait tout d'abord se résoudre à être soi-même.

De plus, elle établissait le fait suivant:

"Haïti, fille aînée de l'Afrique, considérant son histoire et sa civilisation comme la première page de l'histoire de la réhabilitation de sa race... doit donner l'exemple à ses jeunes soeurs (afin de) faire de l'humanité une grande famille de frères" (5).

L'opposition de la langue vernaculaire à la langue officielle préoccupait déjà les membres du cénacle. Leur point de vue garde toute son actualité, car il rejoint celui de plusieurs auteurs contemporains, qui veulent voir les deux langues se développer simultanément. Dès 1836, Emile Nau désirait:

"adapter et modifier la langue française aux besoins locaux" (6).

Il souhaitait élaborer une langue franco-haïtienne.

De plus, il pensait avec raison, que la langue de Voltaire:

"transplantée dans un climat étranger, perdra immanquablement de sa saveur, et ses fruits se ressentiront naturellement du terroir nouveau" (7).

Mais ajoutait-il,

"notre français bâtard aura peut-être ses qualités précieuses, quelque chose de franc, de fortement accentué et naïf, quelque chose d'ardent comme notre climat et comme notre âme; et peut-être que la France ne lira pas sans plaisir sa langue quelque peu brunie sous les tropiques" (8).

Déjà donc, les membres du Cénacle de 1836 distinguèrent bien ce "quelque chose" d'indéfinissable. Toutefois, ils ne purent encore déterminer la part exacte des apports africain et français, bien qu'ils fussent tous deux incontestables. Ces pères de l'indigénisme ne déclarèrent pas, comme Charles de Gaulle, Aimé Césaire ou Léopold Senghor que le futur est au métissage, au peuple métissé. Mais ils surent que l'avenir de leur littérature devait résider dans son métissage culturel, et ils pressentirent que la résultante en serait l'indigénisme.

Cela dit, même s'il est certain que ces écrivains ne purent pas encore les multiples facettes de l'indigénisme, remarquons néanmoins qu'ils s'appliquèrent à approfondir le mouvement d'idées, en l'haïtianisant de leur mieux. Ils jetèrent donc incontestablement de solides bases en faveur d'une littérature authentique.

Si bien, que dans le cadre de l'école de 1836, l'indigénisme, théoriquement, signifie d'exploiter son génie propre, de s'assumer et d'assumer son passé. Ce qui, selon les membres du cénacle, permettra à la littérature nationale de trouver sa propre voie. N'est-ce pas là l'essentiel de "l'indigénisme"? Aussi, en 1836, ses grandes lignes sont-elles déjà tracées.

Si le roman s'avère le genre dans lequel l'indigénisme est le plus visible, il faut tout de même préciser que ce courant ne naît pas avec lui. Toutefois, il nous a fallu remonter jusqu'à sa genèse, pour rechercher les racines du roman, et faire une mise au point, en prouvant que contrairement à ce qu'ont affirmé de nombreux critiques et historiens, la tradition indigène, mettant en valeur l'identité culturelle du peuple, a représenté la marque essentielle des lettres haïtiennes, et la condition première de l'existence d'une littérature authentique.

Or, puisque le genre romanesque doit faire preuve de plus de vraisemblance que les autres, on peut dire qu'avec son épanouissement, les écrivains surent reproduire une meilleure image de la société haïtienne, avec ses tares, ses traditions, ses us et coutumes. Quelle que soit la période traitée, nous verrons que la préoccupation première des écrivains a toujours été de défendre le pays, donc d'assumer son indigénisme.

CHAPITRE I

Notes

- (1) Dieudonné Fardin: Cours d'Histoire de la littérature haïtienne, tome I: Les Pionniers (Editions Fardin, 1969), page 11. Citant Emile Nau, Histoire des caciques (tome II), page 65.
- (2) Pradel Pompilus: Histoire de la littérature haïtienne, tome I (Editions Caraïbes, Port-au-Prince, 1975 et Editions de l'Ecole, Paris), page 55.
- (3) Dieudonné Fardin: Cours d'Histoire de la littérature haïtienne, tome I, page 42.
- (4) Fardin, page 42
- (5) Ibidem, page 43
- (6) Ibidem
- (7) Ibidem
- (8) Ibidem

CHAPITRE II

DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS DE L'INDIGÉMISME

a) L'épanouissement du Roman Haïtien avec
le Mouvement Patriotique (1870-1895).

A l'école de 1836, succède l'école patriotique. Avec celle-ci, le romantisme s'épanouit et donne naissance au roman haïtien sous sa forme première.

Dans le cadre de l'école de 1836, Emile Nau exprimait ainsi ses espérances:

"nous le croyons, nous aurons un jour une littérature plus nationale, à coup sûr, que la littérature américaine" (1).

Toutefois, nul n'osa s'aventurer encore dans l'art romanesque, et ces conseils ne sont pas réellement suivis à l'époque. La seconde école par contre, se concentre sur tout ce qui est national. En célébrant la patrie et la nature haïtiennes, en fournissant des "productions indigènes", les écrivains réalisent les vœux de leurs devanciers, en accomplissant dans les faits, la "révolution littéraire" amorcée par les aînés.

Tirant prétexte des guerres civiles qui ravageaient le pays, les grandes puissances étrangères prétendirent qu'une république noire ne pouvait se gouverner. L'Ecole Patriotique, comme son nom l'indique, se chargea alors de défendre le pays, et par extension la dignité de la race noire. Une volumineuse littérature scientifique s'acharna alors à prouver que les races sont égales. En attestent les œuvres suivantes:

Haïti et ses Visiteurs (1882), Haïti aux Haïtiens (1884), de Louis-Joseph Janvier, De l'égalité des races humaines, d'Anté-nor Firmin (1885).

Les écrivains de l'Ecole Patriotique, en se risquant dans la voie romanesque, firent montre d'une grande maturité littéraire. En effet, faire vivre dans la société haïtienne de l'époque, des personnages fictifs qui se chargent d'exprimer une si complexe réalité, constitua une véritable gageure..

Que les romanciers décident de traiter de la collectivité paysanne ou prolétarienne, qu'ils veuillent faire vivre le minuscule monde de l'élite ignorant jusqu'aux problèmes de la masse, qu'ils essaient enfin de faire comprendre le fossé séparant ces différentes classes, le roman court toujours le risque de s'enliser.

D'ailleurs, le plus souvent, les romanciers meurent très jeunes, et n'ont point le temps de maîtriser leur art. Émeric Bergeaud s'éteint à 40 ans, alors qu'Amédée Brun disparaît à 28 ans. "Que dire d'une population illettrée ou indifférente aux oeuvres produites localement". De surcroît, les premiers romanciers, vivant dans un exil intérieur ou extérieur, écrivent plutôt pour un public étranger. Pour s'évader ainsi des problèmes insurmontables du pays, rien ne les empêche de situer ailleurs l'action du roman.

Stella, publiée en 1859, est une oeuvre posthume d'Émeric Bergeaud, qui relate, glorifie et symbolise la mutation de Saint-Domingue en Haïti. Encore que dans ce roman national

et historique, l'art romanesque cherche encore sa voie, et que les personnages soient plus abstraits que réels, l'auteur convie le peuple à s'unir, et à réconcilier les ambivalences provenant de son origine dualiste, afin d'atteindre une meilleure authenticité culturelle. Le préjugé de couleur, symbolisé par la lutte fratricide de deux demi-frères, est déjà à la base du roman. On y retrouve aussi d'une part, le thème d'une négritude embryonnaire, qui tente déjà, d'intégrer la révolution haïtienne dans le cadre universel, et d'autre part, une légère tentative à exploiter la langue originale du pays.

C'est au sein de l'Ecole Patriotique, au nationalisme si chauvin, que dans l'art romanesque, nous enregistrons les seules déviations de l'Indigénisme. Sept romans voient le jour au sein de cette école. Trois d'entre eux exposent et traitent de faits nationaux. Amédée Brun prend la relève d'Emeric Bergeaud en publiant, en 1895, une oeuvre de poids, intitulée Deux Amours. Massillon Coicou continue dans la même veine que les deux auteurs cités, en produisant La noire, roman publié en feuilleton dans le journal "Le Soir", de 1905 à 1906.

Quant aux quatre romans exotiques, ils sont les suivants: Sans Pardon, une oeuvre posthume d'Amédée Brun, puis Francesca (1872), et Le Damné (1877), de Demesvar Delorme. Le dernier

roman qui s'éloigne des sources indigènes, intitulé Une chercheuse, (1884), a pour auteur Louis-Joseph Janvier.

Toutefois, malgré toutes les difficultés rencontrées, malgré toutes les embûches qui se dressèrent sur son chemin, le roman, au fur et à mesure de son évolution, a accentué son indigénisme, ayant uni avec bien plus d'aisance que les autres genres, le fond et la forme. Peu à peu, il a su prouver dans une poignante vérité, par les moeurs, les traditions, les aspirations, les idéaux, les sentiments et les coutumes projetés, qu'il n'était ni africain ni français, mais tout à fait haïtien.

Même s'il était constamment tiraillé entre ses deux pôles d'attraction, le roman, en luttant dans ce chaos des valeurs de la "francité" et de la "négrité", a su alors prendre sa direction avec l'École Patriotique. Celle-ci demeure donc un jalon dans l'histoire de la constitution du roman haïtien.

b) Indigénisme et Romans Réalistes:

La Génération de la Ronde (1889-1915)

Alors qu'en poésie, comme la génération de 1820 en France, on imite les sources étrangères pour revigorer la poésie locale, les romanciers, grâce à la justesse de leur observation, brossent de leur côté, un tableau fort impressionnant de cette société du début du siècle. Avec talent,

ils nous ont fait connaître les us et coutumes des diverses couches sociales de l'époque. Or en même temps, leurs descriptions, si frappantes, sont axées sur la couleur locale, particulièrement sur les charmes de la nature tropicale.

Toutefois, les Haïtiens d'alors, se regardant dans ce miroir immanquablement ironique, qu'ils pensent non seulement "déformant", mais insultant et mensonger, n'hésitent pas à qualifier ces romans d'anti-patriotiques, comme ce fut le cas pour ceux de Frédéric Marcelin, chef de file de l'école.

Mais si l'indigénisme, noyau central de la négritude, est bien synonyme d'haïtianisme, on peut affirmer avec Auguste Viatte, que:

"rien de plus spécifiquement haïtien que cette détresse habillée d'une gouaillerie qui est une pudeur. Et si d'autres plus tard ont préféré le ton dramatique, nul sans doute mieux que les romanciers de cette école n'a su broser un tableau fidèle et complet de la vie nationale" (2).

Pourtant, certains continuent à penser que nul mouvement littéraire n'a manifesté plus de mépris des traditions nationales, que celui de la Génération de la Ronde.

Or s'il est vrai, comme l'a dit le Dr. François Duvalier, dans ses Oeuvres Essentielles, que le:

"romancier n'est vraiment qu'un témoin dont la déposition doit rivaliser de précision et de certitude avec celle de l'historien" (3),

nous pouvons affirmer sans conteste, que les romanciers de cette époque sont plus objectifs que de nombreux historiens

haïtiens, pour la simple raison qu'ils s'attardent à faire ressortir le "vrai", si bien que de leurs oeuvres, se dégagent parfois de mordantes satires sociales.

A l'instar du grand Racine, les romanciers de la Génération de la Ronde veulent faire quelque chose d'un rien. Les sujets de leurs romans sont axés sur les personnages des diverses couches sociales, pris dans l'engrenage de la vie corrompue de la société port-au-princienne. En authentiques écrivains haïtiens, ils ont exploité la vie sociale et politique de l'époque, faisant ainsi ressortir avec réalisme, tous les travers et les tares de leur génération. Croyant à l'intégration d'Haïti dans un monde meilleur et plus évolué, les romanciers de "l'école réaliste" donnent aussi une dimension morale à leur oeuvre.

En même temps, ils ont fait surgir l'épineux problème de l'âme haïtienne, dans toute sa complexité. Ainsi, dans ses romans intitulés Thémistocle Epaminondas Labasterre (1901), La Vengeance de Mama (1902), Marilisse (1903), Frédéric Marcelin nous offre un tableau descriptif juste mais implacable de son entourage.

A son tour, Fernand Hibbert, dans Séna puis dans Les Thazar et ses autres romans, continue dans la même veine. Quant à Justin Lhérisson, auteur de La famille des Pitite-Caille et Zoune chez sa Ninnaïne, il campe par le biais d'une frappante satire politique, le tableau authentique de toute une société. Esprit fort pénétrant, observateur minutieux,

il dissèque tous les travers de ses compatriotes, contribuant ainsi, pour une large part, à créer la réalité d'un roman typiquement haïtien.

Antoine Innocent a été le tout premier à s'inspirer, dans Mimola, "petit tableau de moeurs locales" (1906), du folklore haïtien, et des divinités africaines de la paysannerie. Rappelons-nous que ce sera surtout dans ce domaine folklorique qu'évoluera, et se spécialisera environ un quart de siècle plus tard, "l'école indigéniste". Ce sera même expressément ce qui la différenciera des mouvements indigènes qui l'ont précédée.

Fernand Hibbert et Justin Lhérisson se trouvent parmi les romanciers les plus importants de l'école réaliste. Il apparaît que dans l'évolution du roman typiquement haïtien, ils jouent tous deux un rôle capital, car leurs oeuvres accusent une forte haïtianité. En quelque sorte, ils se complètent.

Alors que le premier s'est attaché à peindre surtout la bourgeoisie, le second, pionnier du genre, s'attarde, lui, à décrire la paysannerie, son originalité, la profondeur de ses croyances et son insondable misère, tant matérielle que mentale. A eux deux, ils passent en revue les principales couches sociales des années 1900. En général, ils en rendent une image juste, véridique, remplie de vie, mais souvent grossie jusqu'au vérisme ou à la caricature.

Dans les oeuvres de ces deux auteurs, le plus frappant, c'est le comportement typique de la société de l'époque, qui se trouve reproduite de façon très détaillée. D'un côté, ils font ressortir toutes les caractéristiques de l'élite ou de la bourgeoisie: leur cruauté, leurs prétentions, ainsi que leur xénophilie et leur mystification. D'un autre côté, sont mis en relief l'abrutissement du peuple, et l'injustice dont il est victime.

Certains prétendent que Justin Lhérisson s'affirme comme le plus original des romanciers haïtiens; De toutes leurs oeuvres, ce sont les siennes que fera rééditer:

"une maison d'édition canadienne, à la recherche de ce qu'il y a de plus exportable dans la littérature haïtienne" (4),

et ce, malgré le caractère éminemment diglossique de ses romans. Avec La famille des Pitite-Caille (1905), nous rappelle avec justesse Jean Price-Mars:

"Justin Lhérisson est en instance d'immortalité" (5).

En effet:

"L'Haïtien s'attache à Pititecaille et à Zoune parce qu'il y trouve une juste expression de son identité" (6).

C'est que ce réalisme, que Pradel Pompilus qualifie de "photographique", rend avec une saisissante fidélité les réalités sociales haïtiennes.

L'oeuvre de Justin Lhérisson, bien que succincte, brosse un tableau descriptif et complet des moeurs sociales et des

coutumes du début du siècle. Nombreuses sont celles d'ailleurs qui prévalent encore de nos jours. Avec aisance, l'auteur nous fait pénétrer dans un milieu à peine lettré. Toutes ses caractéristiques sont donc mises en valeur, comme par exemple un préjugé insensé pour tout ce qui touche au vodou et au merveilleux si chers à la culture du pays. A cela s'ajoutent des tableaux sur le concubinage, l'immoralité, la jacasserie démesurée et gratuite conduisant à la médisance et à la calomnie. Parallèlement, l'auteur donne un aperçu fort lucide sur les problèmes politiques qui ravagent le pays.

Grâce à une rare acuité d'observation, Justin Lhérisson a réussi, en illustrant une forme typiquement haïtienne, "l'audience", à faire passer comme dans un microcosme, toutes les tares de cette société. D'ailleurs, les deux romans ne portent-ils pas en sous-titre: "les fortunes de chez nous"? Le fond et la forme se marient comme jamais auparavant, reproduisant ainsi une image exacte, mais humoriste de l'haïtianité.

Dans la préface de La famille des Pitite-Caille, l'auteur nous dit:

"J'ai fait de mon mieux pour présenter mes personnages tels qu'ils ont été, sans rien changer à leur caractère, à leur attitude, à leur langage, et j'ai tenu à reproduire aussi fidèlement que possible les scènes où ils ont évolué" (7).

A notre avis, il a pleinement atteint son but, et comme l'a souligné Dantès Bellegarde:

"Jamais observateur plus fin et plus ironique n'étudia la société haïtienne" (8).

La technique de Justin Lhérisson consistait à transposer la littérature symbolique populaire dans l'écriture; de la littérature orale, l'auteur passait à la littérature écrite. Sur l'audience haïtienne, Jean-Baptiste Ciénas écrit:

"notre seule originalité, notre plus belle invention, notre plus douce consolation, notre principale raison de vivre! ... Si l'audience est séduisante et embrasse tous les genres, les audiciens sont toujours sympathiques et se révèlent poètes et combien humains. J'en atteste Justin Lhérisson et sa merveilleuse audience: LA FAMILLE DES PETITE-CAILLE" (9).

Une "audience" peut être définie comme une blague, une histoire drôle, qu'un individu raconte à un public composé de plusieurs auditeurs. L'intention première est toujours de faire rire. Or, à travers son récit, hilarant à certains endroits, c'est à une critique acerbe de la société, de l'économie et de la politique du pays, que procède Lhérisson. Rien d'étonnant que son oeuvre soit considérée comme une "satire politico-sociale" (10).

A cette époque, les critiques, à condition qu'elles fussent déguisées, étaient tolérées. Alors, pour critiquer le gouvernement, l'auteur parle par paraboles, en éloignant ses récits dans le temps. Ne situe-t-il pas son premier roman aux lendemains de la guerre de l'Indépendance, et son second, sous le gouvernement de Jean-Pierre Boyer (1816-1843)? Mais en réalité, il s'agit d'événements récents, se déroulant tout au début du siècle.

Les romans de Justin Lhérisson ont pour cadre divers quartiers de Port-au-Prince et de ses environs. Par exemple, les aventures de La famille des Pitite-Caille se déroulent tantôt dans les quartiers aristocrates (comme Turgeau), tantôt dans les secteurs défavorisés (comme le Bel-Air). Ces derniers servent de cadre principal à Zoune chez sa Ninnaine.

Dans La famille des Pitite-Caille, l'auteur relate l'histoire d'arrivistes, qui connurent tous les déboires économiques. Le père du héros, ancien guerrier et esclave, avait été surnommé Pititecaille (habitué de la maison), parce que ses maîtres l'aimaient bien. Ce sobriquet a été légué à ses enfants, puisqu'en Haïti, il est coutumier d'avoir des surnoms.

Le personnage principal, Eliezer Pititecaille, est un simple journalier. Toutefois, il se hâte d'épouser sa maîtresse, lorsque celle-ci fait fortune en disant la bonne aventure à toutes les couches sociales du pays. Comme tous les couples aisés de l'époque, ils séjournent en France, et envoient leurs enfants étudier à Paris. En Haïti, ils habitent Turgeau. Pour couronner son succès économique et monter dans l'échelle sociale, Pititecaille va même jusqu'à se faire franc-maçon. Il se lance ensuite dans la politique. D'un jour à l'autre, cet homme qui a horreur de son nom, et de son passé se révèle soudain "l'ami du peuple". Or ce "candidat populaire idéal" (11), tout à fait assuré de son élection, se fait rudement bâtonner, et jeter en prison sans savoir pourquoi. C'est que:

"dans ce pays, l'impossible est possible,
et le possible impossible (12).

Bientôt, la famille déchoit de nouveau. Alors que le père et la fille meurent, la mère glisse sur la pente des plaisirs condamnables. Quant au fils, il aime mieux sombrer dans la misère que de "travailler sous les ordres" (13) d'un patron. Cette ridicule fierté est un travers spécifiquement haïtien.

Dans Zoune chez sa ninnaine, l'auteur fait le procès de la société aisée de son pays, en insistant surtout sur le drame de la classe défavorisée, constituant la majorité de la population. Zoune, le protagoniste, est une petite paysanne que ses parents donnent à sa marraine. En Haïti, on observe souvent que des paysans ou des serviteurs s'arrangent pour faire baptiser leurs enfants par des gens plus fortunés qu'eux, avec l'arrière-pensée que les parrains et les marraines accepteront d'en prendre soin.

La petite arrive chez sa marraine en piteux état. Mais, grâce à une alimentation saine, elle est très vite remise sur pied. L'auteur de constater par le truchement de la marraine:

"quelle transformation on pourrait opérer dans nos campagnes, -au point de vue physique, comme à tous les autres points de vue,- si on s'était imposé la tâche de dégrossir, d'éduquer, de moraliser nos paysans" (14).

Et l'auteur, romancier omniprésent, de continuer en ces termes:

"cette femme mit le doigt sur la grande et criminelle injustice dont ces frères des champs sont les tristes victimes: tout pour les gens de la Ville, rien pour les gens en dehors*; tout pour ces citadins moqueurs et feignants et rien pour ces "mains noires qui nous donnent le pain blanc"" (15).

Bientôt, Zoune se met à travailler comme une forcenée, dans la petite boutique d'alimentation de sa marraine, si bien que leur chiffre d'affaires progresse. Avec le succès de leur commerce, les calomnies abondent; les gens du quartier répandent le bruit qu'elles sont des sorcières, des loup-garous, et même des lesbiennes. Pour se protéger, Madame Boyotte, la marraine de Zoune, prend un amant, le colonel Cadet Jacques. Cette liaison a un effet catalyseur sur les mauvaises langues:

"car dans ce pays, il y a deux choses qui vous font respecter: l'Autorité et l'Argent" (16).

Pubère, Zoune commence à se prostituer en cachette.

Mais l'amant de sa marraine (c'est souvent le cas chez les employeurs), à qui elle résiste pourtant, tente à plusieurs reprises de la séduire. Indignée, Madame Boyotte jette sa rivale à la porte, après l'avoir battue jusqu'au sang (le fouet est également de rigueur dans le pays). Elle laisse ainsi sa filleule:

"rouler dans notre société haïtienne, si pleine de cruelle ironie et de surprenantes métaphores" (17).

On se souvient peut-être que l'école de 1836 rêvait d'une langue franco-haïtienne, que ni elle, ni celle de 1860

*. Appellation méprisante et ironique pour les campagnards, également dénommés "habitants".

né réussirent à maîtriser. La nouvelle école que nous étudions arrive à franchir un pas de géant dans ce domaine. Comme ce fut le cas chez certains dramaturges français, et comme c'est encore le cas en Haïti, le langage des personnages chez certains romanciers de La Ronde, laisse refléter leur condition sociale. Cette mise en relief du langage original du peuple haïtien fait ressortir la situation diglossique de l'île.

Dans les romans de Justin Lhérisson, on distingue donc plusieurs niveaux de langage. Les personnages utilisent les différentes formes nationales, ce qui accentue le réalisme de l'oeuvre. Ce langage peut être, soit un français impeccable chez l'élite dirigeante, soit un français "correct" ou dialectisé entrecoupé d'haïtianismes chez la classe moyenne. Nous retrouvons également le parler "petit nègre", véritable jargon, et un français dénommé "marron", c'est à dire cocasement créolisé. Nous rencontrons enfin le créole le plus cru, voire inédit.

En conclusion, l'oeuvre de Justin Lhérisson témoigne de la littérature authentique du pays:

"par toutes les qualités qui caractérisent le chef-d'oeuvre, La famille des Pitite-Caille restera à jamais le plus véridique, le plus formidable document sur le Passé, légué par un courageux et minutieux observateur" (18).

L'oeuvre de Fernand Hibbert, plus volumineuse que celle de Justin Lhérisson, reflète avec la même fidélité soutenue, et la même profondeur, les moeurs de la société port-au-princienne du début du siècle. Seulement, ce romancier, lui, est le véritable historiographe de la bourgeoisie. Il publie Séna la même année que La famille des Pitite-Caille (1905), et Les Thazar, en 1907, un an après le second roman de Justin Lhérisson.

Par le truchement de ses personnages de fiction, ce sont les vérités les plus déplaisantes, les plus cruelles, qu'Hibbert crie à son peuple. Ceci a fait dire de :

"l'oeuvre de cet extraordinaire romancier qu'elle était d'un réalisme purement destructeur" (19).

Mais en général, ce sont souvent aux étrangers, que Fernand Hibbert confie la tâche de dénigrer le pays :

Dans le monde décrit par l'auteur, "l'argent est tout" (20). Pour l'obtenir, les personnages qu'il fait évoluer recourent à la politique. Pour les Haïtiens, c'est la voie principale vers la richesse. Les étrangers, eux, ont en effet la mainmise sur l'économie du pays. En analysant les sentiments, si profondément haïtiens de ses personnages, l'auteur met leur âme à nu. Il en résulte une peinture fort réaliste des moeurs sociales et politiques du milieu, de ses coutumes et de ses traditions.

Le personnage auquel le premier roman de l'auteur doit son nom, le sénateur Jean-Baptiste Rénéus Rorrotte (ce qui signifie immature), surnommé Séna, est un homme sans aucune valeur morale ou intellectuelle. Grossier et inculte, il se vante d'être:

"dans toute l'acceptation du terme ce qu'on appelle un bourgeois gentilhomme" (21).

Il possède néanmoins certaines qualités potentielles, mais ô combien difficiles à exploiter dans le milieu ambiant!

Comme beaucoup de politiciens haïtiens, le héros de Fernand Hibbert prétend vouloir:

"sauver la pauvre Haïti... (où) on n'avait qu'à vivre pour voir arriver les choses les plus invraisemblables, les plus stupéfiantes" (22).

Toutefois, ses actions ne concordent pas avec ses intentions. En politicien rusé, il met tous les atouts de son côté, et parvient à s'enrichir, en pillant sans scrupules le sénat, et en recevant des uns et des autres de considérables pots de vin.

Bientôt, Séna séjourne à Paris; il y côtoie des Haïtiens cultivés. Ce contact contribue à l'assagir et à le mûrir; il s'instruit également. Il est comme tous les Haïtiens qui:

"une fois à l'Etranger, ne rêvent, ne parlent, ne s'occupent que d'Haïti- qui leur apparaît sous les couleurs les plus séduisantes! Ils voient Paris à travers Haïti, et Haïti à travers Paris" (23).

De retour au pays natal, grâce à la conscience professionnelle qu'il a récemment acquise, il tente d'améliorer le niveau de vie de son peuple. Pour ce faire, il s'élève contre les projets de loi des ministres, qui voulant maintenir le peuple dans sa condition servile, au profit de leur propre enrichissement,

"se faisaient les complices des étrangleurs de la nationalité haïtienne (24).

Au début de son séjour en France, Séna considère que dans son pays, on est vraiment libre:

"du moment que l'on a un ami dans le gouvernement" (25), qui se charge de vous combler de faveurs et de vous protéger. Toutefois, il finit par comprendre que sa patrie offre plutôt

"le spectacle lamentablement ridicule d'un pays qui se dit libre et où tout contrôle est honni et où le citoyen n'a pas le libre exercice de ses droits" (26).

Or, c'est justement l'éveil de sa conscience qui le perd. Tous ceux qui l'adulaient et le craignaient se liguent à présent contre lui:

"Comme il était riche, que son intelligence était désormais au service du Bien commun, et que les soupirs d'Haïti mourante avaient trouvé un écho dans son coeur, les délateurs l'appelèrent perturbateur et s'acharnèrent sur ses actes, sur ce qu'il disait, - et surtout sur ce qu'il ne disait pas!" (27).

Comme il fallait s'y attendre, il est emprisonné et meurt peu de temps après.

Dans ce roman, Fernand Hibbert dissèque les différentes classes de la société aisée. Il distingue tout d'abord, la moyenne bourgeoisie, avec son inconscience et sa blancomanie effrénée, qui l'incitent, en vue de monter dans l'échelle sociale, à contracter des mariages avec les étrangers, surtout avec ceux appartenant à la race aryenne. C'est ainsi que Rorrotte ramène de Paris un évadé de guerre allemand, qui:

"avait toujours cru qu'Haiti était un pays imaginaire comme Ophir... un Eldorado lointain... ce pays où tant de gueux se transformaient en riches banquiers. Haiti! le paradis de ses frères en détresse" (28).

Il lui confie la direction de sa maison de commerce, et le marie à sa fille, qui voulait à tout prix épouser un "gros allemand" (29), bien que son père eût préféré un Français pour gendre ou encore Gérard Delhi, un Haïtien fier et cultivé.

En général, les étrangers vivant en Haïti appartiennent tous à l'élite, ainsi qu'un petit groupe d'Haïtiens, qui se considère exilé volontairement dans leur propre pays, qu'il dénigre et déteste. A l'écart, quelques Haïtiens fiers de leurs origines constituent l'élite intellectuelle, mais ils sont peu considérés dans leur entourage. Un exemple tiré de cette élite nous est proposé avec le personnage de Gérard Delhi, professeur de droit, qui nous dit:

"Nous ne sommes pas disposés à nous laisser marcher sur les pieds par ces exotiques éhontés qui drainent tout l'or national et affectent de nous traiter comme des parias dans notre pays!" (30)

C'est, bien entendu, pour plaider en faveur d'une culture indigène, que Fernand Hibbert met en scène cette classe de compatriotes de grande valeur, sérieux et probes. Mais la plupart d'entre eux, se sentant entravés dans leur liberté, sont en conflit permanent avec la société et des gouvernements qu'ils détestent;

"notre patriotisme a d'autant plus de droit au respect, que ce n'est pas nous autres Haïtiens qui profitons de notre pays et qu'au contraire, nous y sommes effroyablement malheureux!" (31);

fait remarquer Gérard Delhi.

Sauf ces exceptions, dans l'ensemble, l'auteur fait surtout évoluer des personnages médiocres et inconscients, plus ou moins mêlés à la politique, et ayant tous la folie des grandeurs. Ce tableau de moeurs illustre avec précision l'identité culturelle de ce "fameux petit peuple" (32), qui se noie dans les contradictions.

Il est assez significatif, pensons-nous, que ce soit cet éloignement dans l'espace qui produise le réveil de la conscience chez un Séna. Il confirme bien que:

"le miroir dans lequel le nègre prend conscience de lui-même est le regard occidental" (33).

Souvenons-nous également de Madame Henger, qui dans Séna, se vante d'être "presque blanche", et qui se met à reconnaître, à Paris, son "affinité" de race avec Delhi. Elle n'a eu qu'à l'entendre parler pour comprendre:

"quand je t'ai vu et surtout entendu, je t'ai trouvé beau et courageux de ne pas rougir de ton pays- qui est plutôt un pays ridicule- et de le défendre avec talent, esprit et crânerie... tu vis en harmonie avec les choses et ta parole éveille en moi des idées et images... sans t'en douter tu as fait de moi une autre femme" (34).

Ces faits prouvent que le bovarysme collectif provient réellement de l'éducation toute française, aliénante et mystifiante dans un pays nègre et colonisé.

Bien que les romans de Fernand Hibbert fassent ressortir une grande admiration pour la culture française, son haïtianisme se manifeste dans cette plaidoirie qui défend les droits des Haïtiens dans leur propre pays. Ne dénonce-t-il pas leur exploitation par le gouvernement, les gens aisés et les étrangers,

"qui n'ont qu'à poser le pied sur le sol haïtien pour réussir"? (35)

Selon lui, la situation n'a point évolué depuis l'Indépendance, au contraire.

Même s'il ne s'agit pas encore d'un plaidoyer en faveur des véritables opprimés du pays, déjà, l'auteur considère que c'est quand même:

"un spectacle hideux et révoltant que celui de tout un peuple se tordant dans les convulsions de la faim, pendant que l'or de ce peuple chaque mois va remplir les coffres de quelques individus auxquels il ne doit pas" (36).

L'écrivain critique par ces termes l'indemnité accordée par Jean-Pierre Boyer aux Français, que ses concitoyens n'ont pas

encore fini de verser. Or, ce sont les taxes infligées au paysan, contribuant à l'appauvrir, qui "dédommagent" en grande partie les anciens colonisateurs. En:

"féroce observateur de son pays terrible" (37), l'auteur dénonce le néo-colonialisme encouragé par les nouveaux dirigeants, continuant ainsi l'oeuvre d'oppression et de déshumanisation des anciens colons.

Le réalisme critique de Fernand Hibbert n'est certes pas toujours négatif. Ne fait-il pas dire à Gérard Delhi qu':

"Haïti se sauvera elle-même"? (38)

Ce même personnage spécifie qu'en effet:

"il y a une question sociale en Haïti, et qui n'est pas celle qu'on croit" (39).

De plus, explique le porte-parole de l'auteur:

"c'est à nous autres de la mettre en pleine lumière et d'y remédier" (40).

Selon Fernand Hibbert, il y a donc quelque lueur d'espoir, bien que, comme le souligne Pascal Larcher, ami de Gérard Delhi:

"tout ce qu'on pouvait humainement faire pour empêcher le développement normal de ce pays, on l'a fait" (41).

Que les personnages se retrouvent d'un roman à l'autre, comme Gérard Delhi, ou qu'ils ne fassent que passer, ils contribuent tous à rehausser la vraisemblance de ce tableau de moeurs. C'est ainsi qu'à travers un certain Paveau, qui aime mieux crever de faim que de gagner sa vie à faire n'importe

quoi, l'auteur souligne:

"l'amour-propre et l'inconscience de l'Haïtien" (42) qui, dans un orgueil mal placé, veut respecter son statut social, en apprenant toujours "ou la Médecine ou le Droit". Il se révèle donc la:

"victime de l'inique système social haïtien, lequel veut que tout ce qui travaille ou ait une valeur périsse" (43).

Ce fait, évidemment, n'en finit pas de maintenir le peuple dans la pauvreté.

L'auteur, toujours par le biais de Gérard Delhi, qui possède une:

"collection des insanités écrites par ses concitoyens"(44), critique cette manie qu'ont les Haïtiens de vouloir écrire des vers. En revanche, il recommande l'enrichissement de la littérature nationale, en racontant des:

"tas d'histoires originales et rares qui fourmillent dans notre société" (45).

Or, spécifie-t-il:

"c'est ce pays-là que ceux qui n'ont pas des yeux pour voir trouvent insignifiant" (46).

Avec Les Thazar, Fernand Hibbert continue son enquête sociale sur la bourgeoisie haïtienne. Mais cette fois, c'est à travers une famille de la haute société, qu'il nous offre le spectacle d'une aliénation culturelle, arrivée à son point culminant.

Monsieur Thazar est une victime de plus de la politique haïtienne, dans laquelle il n'est pourtant pas impliqué. Cet honnête homme qui décide d'utiliser ses économies pour construire une usine de distribution d'eau potable, est accusé à dépenser tout son avoir en pots de vin. Une fois le contrat signé, il ne lui reste pas suffisamment d'argent pour réaliser l'usine.

Dans ce roman, la villa familiale, située au milieu d'un paysage grandiose en pleine montagne, sert de cadre à l'action. Ce qui incite le docteur Rémo, ami et voisin des Thazar, à déclarer:

"on n'a pas besoin d'aller chercher la beauté ailleurs qu'en Haïti" (47).

Or, ajoute ce personnage, qui s'apitoie sur le sort de ses malheureux compatriotes, c'est sur cette même:

"terre d'Haïti qu'il faut voyager, observer, causer avec les humbles pour savoir quelle terre travaillée par la douleur cela est!" (48)

Cécile Thazar, la fille, mieux connue sous le nom de Cilotte, est:

"une belle vierge, paresseuse, fine et rusée, avec tous les goûts et tout le tempérament de la Parisienne" (49).

Elle aime Lionel Brion, jeune avocat fier, beau et honnête. Mais poussée par sa mère, elle se détourne de lui, pour épouser un riche Allemand, qui peut lui offrir la vie mouvementée de "sa belle France". Pour elle:

"le sens de la vie, c'est le plaisir" (50) .

Elle incarne la frivolité des jeunes haïtiennes, qui ne pensent qu'à se divertir. Son choix comble sa mère de joie, car elle:

"n'a pas fait de Cilotte la perle qu'elle est pour la donner à un Haïtien (51).

Comme le dit elle-même Madame Thazar:

"quel avenir peut avoir un haïtien en Haïti? surtout un Haïtien bien?" (52).

Encore qu'il ait tous les atouts pour réussir, Lionel Brion devient, comme Monsieur Thazar, la victime des traditions politiques et de l'ordre social en général, qui empêchent le progrès de l'Haïtien en Haïti. Ce personnage aux grandes ambitions:

"voulait édifier cette fortune, honnêtement... ce qui s'avère presque impossible dans ce milieu où, (dit le romancier omniscient), le travail de l'Haïtien est suspect à l'Haïtien, la fortune de l'Haïtien suspecte à l'Haïtien" (53).

Aussi, Lionel Brion, échoue-t-il dans tout ce qu'il entreprend.

La mentalité de cette société superficielle est tout aussi bien reflétée à travers ce scepticisme que l'Haïtien nourrit envers ses compatriotes, et par son penchant pour la calomnie et la médisance. L'auteur en profite aussi pour réprimander avec vigueur:

"cette perturbation du sens du jugement" (54).

Chez les Thazar par exemple, les conversations oiseuses sont de rigueur. Aussi, à la moindre occasion, on y:

"déchirait le prochain" (55).

Madame Thazar, explique l'auteur:

"a cette facilité propre à nos compatriotes de supposer les pires infamies des autres" (56).

Ce qui amène le romancier à prêcher la tolérance à ses compatriotes. Par exemple, dans Séna, Ticker, un Allemand qui méprise et exploite les Haïtiens, souligne qu'aussi longtemps que l'arbitraire fera la loi dans le pays:

"l'expansion de la vie sociale sera impossible dans un pareil milieu- pour l'haïtien bien entendu-"(57),

spécifie t-il. D'ailleurs, Gérard Delhi, ne proclame-t-il pas:

"qu'une des principales causes du mépris de l'Etranger civilisé pour le caractère haïtien, est précisément notre proverbiale intolérance" (58)?

Dans Les Thazar, c'est le docteur Rémo qui, au nom de l'auteur, résume ainsi ses principes:

"la tolérance, c'est à dire le respect des idées et de la liberté d'autrui... le dévouement à la patrie en cas où l'Indépendance serait menacée..." (59).

Le langage des personnages de Fernand Hibbert symbolise également leur condition. Aussi, le style est-il plus élégant, et plus limpide que celui de Justin Lhérisson. A l'occasion, dans cette forme essentiellement française, l'auteur insère des haïtianismes qui reflètent le parler typique du terroir. Il a donc, comme Lhérisson, travaillé à l'essor de la francophonie. De plus, il considère la:

"culture toute latine supérieure à la culture allemande" (60),

par exemple. Critiquant le peu de goût littéraire de la

bourgeoisie haïtienne lisant les romans à l'eau de rose et le "Courrier des Etats-Unis", il lui recommande avant tout la lecture de bons auteurs français.

L'auteur affectionne particulièrement ce pouvoir que possède le roman, pour:

"expliquer les sentiments les plus complexes de l'âme humaine (qui) embrasse à la fois les questions de l'ordre social, moral, ethnique, etc." (61).

Partant, il tente, avec Gérard Delhi, de:

"faire rentrer ces questions sociales dans la littérature nationale" (62),

afin de participer en bon patriote, en bon amateur de l'indigénisme, à:

"la résurrection du citoyen haïtien" (63).

Dans les oeuvres des deux auteurs, le ton enjoué glisse de la bonne humeur à la moquerie subtile, ou d'une ironie tantôt légère, tantôt mordante, aux plus virulents des sarcasmes.

L'haïtianisme, caractérisé par le comportement typique des Haïtiens, se retrouve intégralement dans les romans dits réalistes. En traduisant ainsi le comportement de leurs compatriotes, ces auteurs démontrent que le but premier de leurs oeuvres est de faire mieux connaître l'homme haïtien, par de nombreuses révélations nuancées d'ironie, qui sont également de mordantes satires sociales.

Les deux auteurs prouvent ainsi que ce n'est point seulement la forme qui commande une littérature authentique. Il est un fait que le témoignage du fond atteste également de l'indigénisme de l'oeuvre.

Partant, si l'on tient pour acquis que les romans d'inspiration nationale sont des romans typiquement haïtiens, donc nourris de la sève la plus authentique de l'indigénisme, on peut dire que les romanciers de l'école réaliste illustrent la littérature haïtienne de romans les plus nationaux qu'elle ait connus. Si cet indigénisme est différent, il n'est pas moins vibrant que celui des générations suivantes.

CHAPITRE II

Notes:

- (1) Dieudonné Fardin: Cours d'histoire de la littérature haïtienne, tome I: Les Pionniers, Citant Emile Nau: "Journal Républicain", no. 4 (1er octobre 1837).
- (2) Auguste Vialette: Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950, (Presses de l'Université Laval, Québec et P.U.F. Paris, 1954), page 407.
- (3) Dieudonné Fardin: Cours d'histoire de la littérature haïtienne; tome III, page 71.
- (4) Pradel Pompilus: "Permanence de Justin Lhérisson", dans Conjonction no. 143 (mai 1979, pages 39-46), page 39.
- (5) Dieudonné Fardin: Cours d'histoire de la littérature haïtienne, tome III (Editions Fardin, Port-au-Prince, 1969), page 73.
- (6) Pradel Pompilus: "Permanence de Justin Lhérisson", page 39.
- (7) Justin Lhérisson: La famille des Pitite-Caille (Imprimerie des Antilles, Port-au-Prince, 1963), page 12: Préface.
- (8) Lhérisson, page 9
- (9) Jean-Baptiste Cinéas : Le choc en retour (Editions Fardin, Port-au-Prince, 1980), page 3: Préface.
- (10) Fardin, op. cit., page 73.

- (11) Justin Lhérisson: La famille des Pitite-Caille,
page 59.
- (12) Lhérisson, page 61.
- (13) Ibidem, page 118
- (14) Justin Lhérisson: Zoune chez sa ninnaine,
(Imprimerie Auguste A. Héraux, 1906,
Port-au-Prince).
- (15) Lhérisson, page 27
- (16) Ibidem, page 54
- (17) Ibidem, page 109
- (18) Jean-Baptiste Cinéas: Le choc en retour, page III
- (19) Dieudonné Fardin: Cours d'histoire de la littérature
haïtienne, tome III, page 67.
Citant Jacques Stephen Alexis:
"Florilège du romanesque".
- (20) Fernand Hibbert: Les Thazar (Editions Fardin, Port-
au-Prince, 1975), page 113.
- (21) Fernand Hibbert: Séna (Editions Fardin, Port-
au-Prince, 1974), page 37.
- (22) Fernand Hibbert: Séna, page 10
- (23) Séna, page 305
- (24) Ibidem, page 315
- (25) Ibidem, page 213
- (26) Ibidem, page 315
- (27) Ibidem
- (28) Ibidem, page 247
- (29) Ibidem, page 21

- (30) Ibidem, page 310
- (31) Ibidem, page 131.
- (32) Ibidem, page 225
- (33) Ulysse Pierre-Louis: Le roman français contemporain dans une impasse, (Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1959), page 43.
- (34) Séna, page 204
- (35) Ibidem, page 135
- (36) Ibidem
- (37) Conjonction no. 122-123: "Fernand Hibbert, Justin Lhérisson, Antoine Innocent romanciers réalistes", page 23.
- (38) Séna, page 138
- (39) Séna, page 194
- (40) Séna, page 194
- (41) Ibidem
- (42) Ibidem, page 281
- (43) Ibidem, page 282
- (44) Ibidem, page 147
- (45) Ibidem, page 153
- (46) Ibidem
- (47) Fernand Hibbert: Les Thazar, page 71
- (48) Les Thazar, page 96
- (49) Les Thazar, page 14
- (50) Ibidem, page 69

- (51) Les Thazar, page 110
- (52) Ibidem, page 109
- (53) Ibidem, page 15
- (54) Ibidem, page 25
- (55) Ibidem, page 209
- (56) Ibidem, page 179
- (57) Séna, page 140
- (58) Séna, page 130
- (59) Les Thazar, page 165
- (60) Séna, page 139
- (61) Séna, page 113
- (62) Séna, page 193
- (63) Séna, page 193.

CHAPITRE III

L'INDIGENISME SOUS L'OCCUPATION AMERICAINE

a) Les antécédents de la "Révolution Indigène".

Le 29 juillet 1915 a été une date cruciale dans l'histoire littéraire et politique d'Haïti. C'est celle où a débuté l'occupation militaire du sol haïtien par les Etats-Unis d'Amérique; elle a duré 19 ans.

Si l'on en croit la plupart des historiens, c'est le choc le plus brutal qui ait ébranlé l'île. En effet, l'occupation américaine symbolise la fin de l'Indépendance, si durement acquise sur l'ancienne métropole, alors que les séquelles de la colonisation sont encore tenaces. C'est surtout depuis cette époque, que le terme "indigénisme" résonne comme un manifeste dans la "littérature du pays".

Rappelons que dans les manuels d'histoire littéraire, l'Indigénisme se définit comme "une révolution littéraire opérée dans les lettres haïtiennes, en faveur des tendances proprement haïtiennes, à partir des années 1927". Sans diminuer les incontestables mérites de l'école indigéniste, souvenons-nous que selon notre interprétation, l'indigénisme constitue avant tout une évolution de l'haïtianité. Vu sous cet angle, le mouvement représente plutôt une renaissance de l'art indigène qui, depuis toujours a été, à des degrés plus ou moins intenses, en permanente révolution pour sauvegarder la littérature nationale.

b) Les Ecrivains en marge de l'Ecole Indigéniste (1915-1928)

Les premiers écrivains qui s'élevèrent contre l'ingérence américaine dans les affaires du pays, furent connus sous le nom d'"écrivains en marge de l'école indigéniste". Leur façon de concevoir l'haïtianité, ou plutôt la manifestation de leur indigénisme, diffère de celle de leurs successeurs.

Protestant contre la substitution de la culture américaine à la culture française, ils demeurent attachés à celle-ci, contrairement aux tenants extrémistes de l'école indigéniste:

"Nous appartenons, dit Dantès Bellegarde, à l'Afrique par le sang, à la France par l'Esprit... C'est cette alliance qui fait notre personnalité nationale. Renoncer à l'Esprit, ce serait nous amputer de la moitié de nous-mêmes... Quand nous disons qu'Haïti est une province intellectuelle de la France, cela ne comporte pour nous aucune diminution de notre personnalité nationale..." (1).

Pour les tenants de cette école, il importe surtout, d'exprimer le nationalisme dans les arts, en établissant un certain équilibre, c'est-à-dire en mettant en relief la dualité ethnique, qui, naturellement, engendre une dualité culturelle et littéraire.

Dantès Bellegarde conseille également d'inventorier davantage le folklore du pays. Pour se désaliéner, il faut tout d'abord se reconquérir. Nous prouverons à quel point les oeuvres de ce groupe de romanciers démentent l'affirmation qui suit:

"Nos écrivains pour la plupart pourraient figurer avec avantage dans une autre littérature pour le fond, quand il existe, et pour la forme toujours" (2),

ce à quoi Bellegarde rétorque:

"Quelques personnes reprochent à notre littérature de n'être pas haïtienne. Cela prouve qu'elles n'ont pas lu les auteurs haïtiens. Notre littérature n'est pas seulement nationale, elle est nationaliste" (3).

Les oeuvres de ce groupe de romanciers sont également dénommées "romans de transition d'après 1915". En général, elles illustrent le "Choc" de l'occupation, et font le point sur les causes qui l'ont provoquée. Elles insistent entre autres, sur la tension culturelle entre les cultures africaine et française.

Si dans l'ensemble, le but principal de l'Indigénisme était de combattre le racisme, la colonisation physique, morale, intellectuelle et spirituelle imposée au nègre, pour faire échec à la culture de l'occupant, les romanciers en marge de l'indigénisme, quant à eux, proposèrent le programme suivant. Tout d'abord, ils s'élèvent contre la blancomanie et la négrophobie, tout en combattant l'africophilie. En faveur d'une littérature indigène, leurs oeuvres reflétaient le "spectacle lamentable" qu'offre la société haïtienne et l'abîme dans lequel elle ne cesse de s'engouffrer. Pour ces romanciers, la langue ne saurait entraver l'authenticité d'une culture, puisqu'au "tour français", s'allie un fond national ou humain.

Alors qu'une partie des romans de cette période, comme par exemple Le Choc, de Léon Laleau, ou Le nègre masqué, de Stephen Alexis, fait ressortir l'atmosphère tendue et la confusion qui règnent sous l'occupation américaine, d'autres romans, tels que Jésus ou Legba, de Milo Rigaud, et La Case de Damballa, de Pétion Savain, illustrent le folklore populaire et les us et coutumes des milieux urbains à la même époque. Le nègre masqué, publié en 1933, fut le premier roman à réunir tous les traits indigènes, dont nous avons parlé plus haut. Nous nous proposons de l'analyser à présent.

Dans un pénétrant essai intitulé Peau noire, masques blancs, Frantz Fanon fouille jusqu'au subconscient du nègre, pour démontrer comment le monde blanc et le milieu ont façonné son masque au nègre antillais colonisé. Dans cette tentative de désaliénation, il essaie de lui restituer sa personnalité. Phénomène passionnant, Le nègre masqué, de Stephen Alexis, argumente sur ce thème cher à Fanon. Ce roman, véritable "tranche de vie haïtienne", est un palpitant témoignage du drame haïtien durant la période précitée. Comme le titre le laisse entendre, c'est une plaidoirie en faveur du nègre, ou plutôt en faveur de sa libération humaine et spirituelle.

Les premières lignes du "Prologue" donnent déjà une idée fort juste sur la situation du pays. Dans une série de por-

traits, l'auteur présente nombre de personnages aux nuances épidermiques variées, tous issus des différentes couches sociales:

"Il y en a de brunes, trop poudrées, de jaunes, couleur de miel; de claires, fardées avec excès, pour dissimuler peut-être, les traces du sang de Cham".

On remarque, en outre "... une marchande de fruits... un jardinier noir... des vendeuses nocturnes. Des paysans, retour du marché, s'en vont vers leurs cases lointaines. Ils rient, ils crient dans l'air doré. On voit, sur les coussins des luxueuses autos, des créoles langoureuses, des américaines froides et belles, des officiers blancs, sans veste, au profil dur; des fonctionnaires haïtiens; masques neutres; des commerçants soucieux... Un gendarme américain court après lui (un gosse) avec un fouet" (4).

"On le voit, les premières pages du roman nous plongent d'emblée dans l'atmosphère de l'occupation. Elles font évoluer Monsieur de Senneville, diplomate français, et sa fille Gaude. Tous deux sympathisent avec les Haïtiens:

"on m'a présenté, (dit Monsieur de Senneville à sa fille), un jeune noir qui m'a conquis. Jamais, je n'aurais cru, avant de venir dans cette île, que les Haïtiens fussent restés si français, de manières et d'éducation" (5).

Gaude, ayant, elle, des idées préconçues sur la race noire, croit que "ce merle blanc" a dû acquérir sa culture à l'étranger. Mais apprend-elle, "il n'est jamais sorti de son île" (6). Nous sommes déjà loin du Séna de Fernand Hibbert, qui devait se rendre à Paris pour s'élever aux choses de l'esprit.

C'est Gaude qui souligne ensuite certains thèmes clés du roman:

"Je voudrais pénétrer la psychologie des noirs.
J'ai l'impression qu'ils sont toujours masqués" (7),

ce sur quoi le diplomate renchérit:

"il y a comme de la douleur dans leurs yeux" (8).

Le mysticisme et la mélancolie que trahit souvent le regard des noirs sont étroitement liés au thème du masque. On peut les attribuer à cette nostalgie, legs d'un peuple de déracinés, qui soupire après l'Afrique maternelle, et aux moyens employés pour soulager ce mal du pays.

Nous faisons ensuite la connaissance de Roger Sainclair. Avocat et écrivain, il s'affirme comme:

"l'un des meilleurs cerveaux de sa génération. Depuis l'intervention, il fuit le monde, en proie à la plus douloureuse humiliation patriotique. La folie, le désordre, le ridicule dont ses concitoyens offraient le spectacle, l'avaient de bonne heure, dégoûté de la politique... Rarement gai, il vivait sous le beau ciel haïtien, accablé des échecs de sa race, de ses discordes... Tout son orgueil intellectuel était d'être lui-même, de se tendre pour apporter une note personnelle et neuve, en fonction de ses hérédités et climat, dans le concert spirituel du monde. Les oeuvres de Roger Sainclair, énonçaient des états d'âme et des paysages tellement authentiques que, chacune presque de ses productions était un joyau étrange, qui reflétait l'universel" (9).

Nous trouvons résumée ici toute la pensée de l'auteur sur la littérature indigène.

Le nègre masqué, le faux nègre, c'est pourtant le même Roger Sainclair. En effet, le masque qu'il porte est le résultat de son éducation, et de la société qu'il côtoie. Il s'en rend parfaitement compte:

"C'est eux qui m'ont perdu (ses livres), en aiguisant trop ma sensibilité et mon jugement. Ils me proposaient une vie qu'on me refuse. On m'a appris trop de grec et de latin. Si j'étais un nègre solitaire et nu dans ma forêt, je serais heureux" (10).

Dès l'enfance, apprend-on, Roger a été victime du préjugé de couleur, lorsqu'un religieux lui a refusé le rôle d'un ange qui lui revenait de droit parce que:

"les Anges, selon l'Eglise, n'étaient pas noirs" (11).

Le racisme des frères l'incite à se tourner vers l'athéisme. Dès lors, il commence à se revêtir d'un masque. Il apprend à ne point montrer ses sentiments, à s'armer toujours d'une façade, et à se réfugier dans sa tour d'ivoire, pour se défendre du regard de l'autre.

Fanon et quelques autres essayistes ont bien noté à travers toute l'oeuvre romanesque de la littérature coloniale française, le colonisé qui, ne pouvant parvenir à une prise de conscience, n'en finit pas de singer le colonisateur, son dominateur. Du même coup, il va jusqu'à renier ses propres valeurs héréditaires. C'est un tel comportement que Albert Memmi qualifie de "dérision".

Une pareille attitude conduit inévitablement à l'aliénation, qui façonne un "être superficiel", un "faux nègre", porté à se conformer au système de valeurs d'une société qui n'a pas été créée par lui, ni pour lui. Face à une telle situation, qui ne répond pas aux normes de valeurs authentiques, ni aux besoins de "l'être véritable", de "l'être existentiel", le "nègre réel", le "nègre authentique", lui, se dérobe. Et, sans fin, le colonisateur blanc continue son oeuvre de mythification. Tous ces essayistes montrent bien que le colonisé est forcé de s'adapter, ou même de s'intégrer dans une société étrangère, au sein de son propre pays. Dans un tel contexte, il est évident que les conflits émergent sans arrêt, car la culture occidentale ne peut supplanter celle propre aux Antilles.

Instinctivement, puis de plus en plus consciemment, le noir a refoulé les valeurs héritées d'Afrique. En se fuyant de la sorte, il s'est si bien déguisé, qu'il a du mal à se reconnaître lui-même:

"Contesté dans son essence et dans son existence, le noir n'a que le choix entre le maquillage et la disparition... (car) confronté à un monde hostile où la suppression physique n'est que l'expression d'une suppression morale constante et totale" (12).

Dans Le nègre masqué, un Smedley Seaton, par exemple, ne reconnaît même pas au nègre les qualités d'un être humain.

Le roman de Stephen Alexis met donc en lumière le drame permanent du préjugé de couleur en Haïti. Ce thème, parallèlement à celui de la lutte des classes, se retrouve au coeur du roman. La colonisation a légué à la nation ce fléau, symbolisé d'abord par la lutte des blancs contre les mulâtres, et ensuite par la lutte de ces derniers contre les esclaves.

Certains écrivains, comme par exemple Frédéric Doret, parlent de "deux Haïti", ou de "deux peuples haïtiens". D'autres y voient également deux races: l'une jaune (celle des mulâtres), et l'autre noire. De surcroît, on passe par une gamme de couleurs "à couper le souffle à l'arc-en-ciel lui-même", pour emprunter les termes de René Dépestre (13). Bien des nuances, en général non discernables à l'oeil nu, le sont pour plus d'un Haïtien, spécialiste lorsqu'il s'agit de mesurer la couleur au compte-gouttes. Seul l'argent peut, à la rigueur, faire échec à une telle plaie. Il demeure toutefois que c'est toujours l'aristocratie de la peau, qui a le dernier mot.

Dans ce roman, on peut étudier le racisme à différents niveaux. En premier, domine l'attitude de l'américain devant l'haïtien. Ensuite, on peut remarquer le racisme des nègres haïtiens entre eux. Si les classes dirigeantes sont racistes, les masses et l'intelligentsia, elles, revendiquent leur parenté de culture avec leurs pères esclaves. Donc,

"se déroulant principalement dans le cadre d'une société structurée de rites, parée de "plumes de paon", entichée de bonnes manières et de relations blanches, l'action se nourrit des contradictions latentes ou patentées de culture et de races" (14).

Presque toujours, en effet, le préjugé de couleur commande et nourrit l'action: le plus souvent, il fait évoluer les personnages et dévoile leur vrai visage. De même fait-il tomber les masques, et donne-t-il au drame toute sa substance.

Par exemple, le couple Marvil illustre un cas typique de blancomanie. La femme est une mulâtresse et le mari, "très foncé", se trouve "en conflit perpétuel avec son épiderme" (15). C'est d'ailleurs bien à son corps défendant que Madame Marvil lia son destin au sien:

"parce qu'aucun blanc ou mulâtre clair ne se présentait, et qu'elle vieillissait par surcroît" (16).

Malgré la richesse de son mari, elle n'arrive pas à lui pardonner sa noirceur. Phénomène significatif, ils ont tous deux résolu que:

"leurs enfants ne s'allieraient jamais à des gens bruns" (17).

A Blanche, l'aînée, ils achètent un mari blanc pour ajouter, selon les propres termes de Madame Beudrap Marvil:

"du lait dans notre sirop de réglisse" (18).

Toutes les autres dimensions de la révolte sont couvertes dans le roman d'Alexis, qui argue sur les problèmes engendrés par l'occupation. Ne commence-t-il pas par montrer la réaction

d'une mince fraction de la société, qui se réunit sous le nom de "La Ligue Résistance"? Toutefois, ces:

"nationalistes pour rire ne vont défendre le pays qu'à coups de gueule" (19).

L'auteur souligne leur inconscience, qui les porte à croire que toutes les nations étrangères se coaliseront tôt ou tard avec Haïti contre la puissance américaine. Mais, en même temps, ils se gardent bien d'attirer sur eux la colère de l'occupant.

Le nègre masqué est surtout un roman à thèse, dans lequel, par le truchement de Roger Sainclair et de ses amis, Pascal Larcher et Louis Dorfeuil, l'auteur étaye ses pensées politiques, littéraires, et artistiques:

"Les seuls patriotes que je salue très bas, (dit Pascal), ce sont les paysans en haillons, qui meurent comme des mouches dans la plaine, sous les balles des yankee. Nous, de l'élite, nous sommes des s..ds!" (20).

Devant l'inconscience de ces derniers, Roger, dans une réunion, laisse tomber son masque durant quelques minutes, et s'écrie devant l'auditoire scandalisé:

"Si vous voulez renaître, vous autres, rectifiez vos mentalités, révisez votre conception de la vie... Durant un siècle et plus, vous n'eûtes, pour le beau visage de l'Ordre, que des regards d'aveugle? Vous n'avez rien fait pour le peuple qui subit presque seul, tout le poids des impôts. Malgré le préjugé du blanc, qui nous confond tous dans le même dédain, depuis l'octavon le plus clair, jusqu'au nègre le plus noir, vous en êtes encore, entre vous, à de misérables distinctions d'épiderme! Ne vous plaignez pas du préjugé de l'américain; l'attitude de beaucoup d'entre vous le légitime" (21).

Le roman d'Alexis est dédié à Charlemagne Péralte, son:

"plus que frère, tombé le 1er Novembre 1920, face aux Américains, (et) Aux milliers de paysans tués dans les corvées et les batailles" (22).

L'auteur lui-même fut jeté en prison sous prétexte qu'il allait participer à la révolte de Charlemagne Péralte. La vie carcérale qu'il décrit est donc un témoignage authentique. Sous la main de l'occupant, qui n'aime pas la race qu'il mate, les souffrances infligées aux nègres sont conformes à:

"la méthode américaine précise, moderne, consciente et inexorable" (23).

Dans ces conditions, le pénitencier de Port-au-Prince, où se déroulent les scènes décrites par l'auteur devient:

"le laboratoire parfait de la souffrance humaine" (24).

Ainsi, le supplice de l'eau, le fouet, les travaux forcés sont-ils infligés aux forçats. On y meurt de faim, on y est battu jusqu'au sang. De surcroît, les tortures physiques se trouvent prolongées par les humiliations et les tortures morales.

Chacun des personnages vit le drame du préjugé de couleur d'une manière différente, et à un degré plus ou moins intense. Gaude et Roger s'aiment, et:

"cet amour brise le cadre conventionnel" (25).

Mais Roger, par orgueil racial, refuse et nie cet amour:

"me juges-tu capable d'aimer une blanche? Même si c'était vrai, je la fuirais" (26),

jusqu'au moment où il se révolte contre cette règle, qui interdit à un homme de couleur d'aimer une femme blanche:

"ces morceaux ne sont pas pour nous", lui dit Pascal.

Malgré toutes les qualités morales et intellectuelles qui caractérisent le protagoniste d'Alexis, il sait qu'il existe un obstacle infranchissable entre lui et l'être aimé:

"Tu es homme de couleur. Cette belle jeune femme est interdite à tes mains artistes" (27),

se dit-il, rongé de regrets.

De tous les personnages qui vivent le drame, Gaude est sans doute celui qui est le plus tourmenté par les conflits tant intérieurs qu'extérieurs. Roger revêt:

"à ses yeux le prestige de l'inconnu" (28),

dont elle veut percer le mystère.

Alors qu'une partie de son être accepte l'homme qu'elle aime, l'autre tente désespérément de fuir le "nègre":

"deux êtres en elle, menaient une guerre au couteau, dont Roger était le sujet" (29).

Finalement, elle accepte d'épouser Roger, et ressent:

"la fierté de la victoire qu'elle venait de remporter sur elle-même" (30).

On le constate, ces deux personnages de Stephen Alexis sont remplis d'un désir d'absolu, de pureté. Malgré le sentiment d'amour mêlé de pitié qui anime Gaude envers Roger, en dépit de sa bravoure et de sa bonté naturelle, elle a peur des conséquences inévitables de son union avec un nègre.

Autre expression du racisme celui qu'incarne l'américain Smedley Seaton. Pour lui, il appartient à l'ordre des choses que le nègre, né esclave, demeure toute sa vie un être inférieur. En effet, quelles que soient les qualités de:

"ces nègres prétentieux et méprisables...
ça ne les empêche pas d'être nègres" (31).

Son amour pour Gaude n'a d'égal que sa haine pour Roger, car le racisme se trouve toujours exacerbé par la jalousie. Selon lui, l'union d'une blanche et d'un noir devrait être proscrite:

"oune macaque comme vous, pas le droit de prétendre à "oune white girl"" (32),

dit-il à Roger. Désespéré qu'elle aime ce nègre, il décide froidement de résoudre le problème en le faisant injustement emprisonner. Il considère qu'un tel acte:

"n'est pas un crime. Il n'y en a pas
contre les nègres" (33).

En bon diplomate qu'il est, Monsieur de Senneville essaie de son mieux d'être "équitable" envers la race noire. Mais, comme le sentiment que sa fille nourrit pour un noir, entre en flagrante "opposition avec les réalités", il ose lui dire:

"Je ne sais pas si je ne te préférerais pas morte" (34).

Il s'étonne qu'un mariage avec un tel individu, dont la race est méprisée et avilie partout dans le monde ait, un tant soit peu, effleuré l'esprit de sa fille. Le diplomate

français, ne connaît-il pas bien la société qu'il fréquente? Aussi, sont-ce aux conventions sociales qu'il veut se conformer:

"le monde est hostile aux races de couleur...
On ne verra jamais autre chose en sa personne
que la race d'où il vient" (35).

Dans ce livre, il faut souligner que c'est la première fois qu'un auteur représente avec autant de force, le vrai visage du peuple des faubourgs à travers ses moeurs, ses coutumes, ses croyances, sa morale simpliste, ses tendances, ses goûts, ses espoirs, son courage et son optimisme dans l'adversité.

Stephen Alexis nous introduit aussi dans le monde complexe du vodou par le biais de Florecita, maîtresse de Roger. Ce syncrétisme religieux résulte du mariage du christianisme; et des croyances métaphysiques des différentes tribus africaines.

Ayant rêvé que Roger se désintéressait d'elle, Florecita consulte un devin, qui confirme ses craintes, en lui disant que Roger aime une blanche. Alors que Roger n'a jamais été initié aux rites vaudouesques et qu'il ne croit ni en Dieu, ni aux divinités africaines de ses ancêtres, un jour, il découvre Florecita en train de servir ces divinités dans:

"un charabia africain, des incantations tragiques, des appels désespérés et passionnés à des saints catholiques, à des dieux Wo-Dou" (36).

Roger réalise alors que Florecita espère déjouer le sort , et retrouver son amour. Bien que le chant désespéré de cette dernière:

"touchait chez le jeune homme, des cordes qu'il ignorait" (37),

indigné par cet univers de la superstition, il brise les "idoles" et les "fétiches" qui se trouvent sur "l'oratoire" de la possédée:

"Je déteste cette Afrique instinctive, cette Afrique à tam-tam, à gris-gris, à plumet, toujours en quête de merveilleux. Celle-là est très loin de moi" (38),

confie-t-il à Pascal. Roger refuse, contrairement aux héros de nombreux autres romanciers indigènes, de se réfugier dans une Afrique lointaine, voire imaginaire dans le temps et l'espace. Pascal, plus réaliste, lui fait remarquer que "tous les cultes se valent". Comme il l'explique à son ami:

"ce sont les superstitions qui entretiennent l'espérance au coeur des foules, qui ont besoin de magie, comme l'âne du fourrage" (39).

L'auteur pense vraisemblablement que la religion, comme le dit Karl Marx, est "l'opium du peuple". De nombreux autres romanciers partagent ce point de vue.

La vraie religion de Roger demeure toutefois sa patrie. Son ancêtre, marron initié au culte vaudouesque, symbolise le passé. Après avoir participé aux guerres de l'Indépendance, il a reçu en récompense la propriété du comte de Noailles, dont Roger a hérité à son tour.

Souvenons-nous que Roger ne sous-estime pas les valeurs africaines essentielles de sa culture. Dans ses écrits, il essaie de les relever. Par le truchement de Paul Ricard, romancier, l'auteur en profite pour exposer ses vues sur ce qu'est, et sur ce que devrait être la littérature locale:

"Il marqua l'apport splendide de Roger Sainclair dans la formation d'une esthétique indigène... Mais pouvons-nous songer à l'Art, aux créations de l'Esprit, comme disait Sainclair l'autre jour, lorsque l'étranger nous écrase sous sa botte" (40).

Paul Ricard s'élève également contre les prétentions de l'occupant, qui tente d'enlever au pays sa culture:

"Ils font tout pour entraver l'épanouissement de la pensée haïtienne" (41),

ce à quoi Smedley Seaton réplique non sans cynisme:

"L'art, le jeu des idées, sont agréments de peuples riches" (42).

Mais en définitive, c'est surtout contre l'attitude de la classe aisée, chez qui il souhaite une salutaire prise de conscience, que s'élève Paul Ricard. C'est ainsi que Monsieur Marvil, en parlant avec mépris des paysans, déclare:

"Je n'ai rien de commun, moi, avec ces gens".
"On le sait" (43),

rétorque le romancier, qui continue ainsi sa plaidoirie pour une littérature indigène:

"La société haïtienne ne veut pas comprendre que pour être intéressante, elle ne doit pas renier ce que ses origines contiennent de bon..."

Si notre élite voulait allier à sa culture latine, les vertus de ses hérédités, elle offrirait au monde un spectacle qui aurait quelques chances d'être original et suggestif. Mais hélas, elle n'entend être que latine! C'est simplement grotesque" (44).

Pour souligner là flagrante blancomanie de la "France noire", et pour tenter d'y apporter des correctifs, l'auteur, par le truchement de Gaude, fait remarquer:

"La société haïtienne est très intéressante, mais elle ne me change pas beaucoup de Paris. J'imagine que la campagne et ses habitants sont assez pittoresques" (45).

C'est donc pour vanter les charmes de la nature haïtienne, qu'une certaine partie du roman est consacrée à la campagne, et au mode de vie qu'y mènent ses habitants. L'auteur commence ainsi par nous faire pénétrer dans une nouvelle dimension de l'indigénisme, en se penchant sur la misère et la souffrance du peuple, qui, jusqu'à présent, était plutôt:

"oublié, abandonné dans sa nuit immémoriale" (46).

Le folklore, qui se révélera plus tard l'inépuisable source de renouvellement de la matière littéraire, et si peu inventorié par les prédécesseurs de l'auteur, trouve déjà sa place dans Le nègre masqué.

Dans le roman d'Alexis, le charme pittoresque de la campagne remplace celui d'une simple couleur locale. Les villages, avec leurs plages ensoleillées, leurs plaines, leurs montagnes et leurs routes scabreuses, dictent ces paroles à Gaude:

"ces lieux sont les plus beaux de la terre" (47).

De son côté, Roger prend le temps de parler et de communiquer avec les paysans chez qui:

"loin des laideurs de la vie moderne,
il fait encore bon vivre" (48).

L'auteur illustre également la synthèse haïtienne: celle des traditions africaines jointes aux influences françaises, chez les paysans. A travers les moeurs des campagnards, qui n'ont pas connu une grande évolution, il décrit les "pérennités françaises en Haïti":

"Le 18 ième siècle les a profondément marqués.
Il survit dans leurs danses, leur vêtture
et leur gentillesse" (49).

Bien que le vodou soit la croyance des masses, le catholicisme demeure la religion officielle du pays.

Alexis nous décrit le sermon d'un prêtre qui:

"en un français incorrect et imagé, truffé d'expressions créoles, disait la passion du Christ. Les paysans en étaient remués... ils pleuraient tous" (50).

A la fin de la messe, le prêtre, ne s'écrie-t-il pas:

"Maintenant, mes frères, prions Dieu pour la Gloire du Royaume, et le bonheur personnel de sa Majesté le roi Louis XV" (51)?

En citant cet exemple étonnant, l'auteur traduit ainsi la simplicité d'esprit, la naïveté et la sensibilité de ces campagnards, qui prient pour une monarchie disparue, alors que c'est justement la révolution venue après qui a inspiré la révolte des esclaves.

Même si les couches aisées de la société suivent la mode occidentale, sont blancomanes, et ne sont des occidentaux noirs qu'en surface, il faut spécifier qu'elles partagent les croyances des masses. En fait, dans le vodou, se rejoignent toutes les couches sociales.

A travers un spectacle folklorique, un "amusement nègre" donné par la troupe "Belle Etoile", l'auteur décrit une fois de plus la naïveté, la profondeur des croyances paysannes, et la dimension que prend le folklore dans leur vie:

"Dans la campagne haïtienne, ces cercles foisonnent. Ils perpétuent, avec les mystères Wo-Dou, les musiques qu'ont inspirées, les chagrins du servage" (52).

Comme

"il faut avoir eu un ancêtre esclave pour comprendre le langage secret de ces chantres" (53),

Roger, en imagination, revit tout le passé de misère et d'injustice de ses ancêtres:

"Dans cette rhapsodie des simples et des écorchés, passait toute l'esthétique de l'esclavage, la religiosité d'une race candide, la crainte des forces invisibles, l'espérance dans un au-delà meilleur. C'était la lamentation libre et vaste, née de l'instinct et de la torture, qu'en sourdine, murmuraient les ancêtres, empilés comme des bêtes, dans le flanc du négrier... Au visage de chaque chanteur du chœur, il mettait un masque d'esclave" (54).

Les projets de mariage de Roger et de Gaude tombent, lorsque celle-ci promettra d'épouser Smedley Seaton, en échange de la libération de son ami. Roger considèrera cela

comme une trahison, qui le minera. A bout de force, il jette alors son masque et se confie à Pascal, qui lui aussi, se livre à son ami:

"Je joue à l'olympien, au stoïcien sans coeur, ce sont des masques sous lesquels j'ai toujours pleuré. Je suis tout tendresse et expansions. Toute ma superbe, toute ma froideur, tant critiquées, n'ont été que les réflexes d'une trop vive sensibilité en défense. Dès ma plus tendre enfance, au collège, le blanc m'a fait souffrir. Si je suis ce soir un bandit, c'est parce qu'il me forlance comme un sanglier!" (55).

Pascal, à son tour, expose ainsi ses griefs:

"Chaque jour, je meurs, malgré mon rire... Je suis encore assez fier de ma race, de ma puissance de haine et de renoncement, de mon orgueil et de mes amours, pour aller mourir sans regrets dans la plaine. L'Honneur et le devoir sont là-bas... dans la forêt" (56).

L'auteur n'en continue pas moins à décrire la nature haïtienne lors de la fuite de Roger et de Pascal, qui rejoignent les insurgés, pour combattre l'occupant. C'est parce qu'il vit en étroite communion avec la nature, que Roger se débarrasse tout à fait de son masque. Semblable à un marron, il se sent:

- ✓ "joyeux, comme libéré, dit-il, de toutes ces morales qui nous limitent. Je me retrouve intact et élémental, comme un esclave nu, en rupture de chaîne".
- "Cette nuit, (lui répond Pascal), nous sommes une minute de notre race".(
- "La race noire s'éveillera. Elle prouvera sa force" (57),

poursuit avec détermination Roger.

L'effort collectif est symbolisé par l'union du citadin et du paysan, du noir et du mulâtre, dans une lutte commune contre la force étrangère. Aussi, la surprise du chef des insurgés, est-elle légitime, lorsqu'il dit aux deux "gens de ville":

"Je croyais que vous étiez tous avec les "méricains" contre nous" (58).

On comprend alors que cette âpre volonté de libérer physiquement le territoire, fasse pendant au désir des écrivains qui, eux aussi, tentent de décoloniser les consciences haïtiennes.

"Le vrai seul est aimable", nous disait plus haut Paul Ricard. En effet, pour atteindre l'authenticité de son être, ne faut-il pas commencer par s'accepter soi-même? Or, l'élite du pays, en répudiant ou en élisant arbitrairement ses diverses valeurs, passe toujours à côté d'elle-même. Or, c'est précisément ce fusionnement non atteint, que Stephen Alexis s'applique à faire ressortir chez ses personnages: fusionnement non atteint, qu'Herkotis désigne sous l'appellation d'"ambivalence socialisée".

Progressivement, Roger Sainclair devient de plus en plus fier de sa nationalité et de sa race. Il revendique donc sa négritude intensément. Si, au départ, il s'enfermait sur lui-même, et se résolvait à jouer le jeu de la coopération, à présent, arrivé à ce stade du récit, le héros d'Alexis

endosse ses responsabilités. Cela dit, malgré toutes ces recherches de soi, avouons que la fin du roman est quelque peu équivoque. Roger, en effet, quitte son île, et fuit vers la:

"France! la plus douce entre les héroïnes!" (59).

Pour la première fois sans doute, les oeuvres des romanciers ne se limitent pas à traduire et à condamner les sentiments et le comportement des privilégiés, elles concordent plutôt avec les aspirations d'une société tourmentée, qui incline à mettre un terme au servage moral. L'indigénisme prend de plus en plus un tournant "révolutionnaire". Ne se donne-t-il pas pour but essentiel de délivrer l'Haïtien de son aliénation? Ce qui explique le fait que le roman tente de rejoindre l'immense élan de la négritude, et soit ouvert sur un humanisme d'expression avant tout nationale.

Ce roman d'Alexis, haïtien, indigène, historique et politique, renouvelle la matière, en tentant d'exprimer la terrible dualité des origines à travers le drame de Roger Sainclair. Si ce dernier s'affirme, il n'arrive pas toutefois à vraiment se trouver, à réaliser la totalité de son être, ou à se débarrasser de son masque pour de bon.

L'espoir d'une démythification, et de la fin de l'aliénation culturelle tant désirée, sont également symbolisées chez les Marvil. Après avoir été rossé par l'occupant, Beudrap Marvil se résigne à accepter Louis Dorfeuill, le grand musicien nègre, pour gendre. Au début du roman, il n'aurait jamais envisagé la possibilité d'une telle union. C'est dire que l'auteur croit encore en la sauvegarde du peuple.

L'auteur défend aussi, non sans courage, les parias de la société qui n'avaient pas encore une place réelle dans la littérature du pays. Du début à la fin, il met donc en valeur les réalités haïtiennes. Par l'intermédiaire de plusieurs de ses héros, il tente d'exprimer le "génie haïtien". Mais, il plaide surtout pour la souffrance du nègre, "bourgeois", qui se cherche. On sent qu'il est avant tout solidaire de son groupe social. Nous le verrons, c'est justement ici que se situe la principale ligne de démarcation avec les romanciers des périodes ultérieures.

Au sujet du roman de son père, Jacques Stephen Alexis fait les remarques suivantes:

"Il faut avouer qu'il a entrevu les tenants et les aboutissements du drame de son peuple, mais par malchance pour lui, il est de sa génération. Stephen Alexis a eu la clairvoyance de faire entrer en scène le petit

peuple de francs-tireurs et de partisans qui se battaient à l'arme blanche contre l'agresseur, mais leur apparition est trop épisodique pour convaincre". (60),

ce dont se chargera le fils qui, en se penchant sur le sort de ces parias de la société haïtienne, continuera l'oeuvre du père, et approfondira l'indigénisme dans l'art romanesque haïtien.

Toutes ces idées que nous avons dégagées du roman compliquent quelque peu son analyse. Néanmoins, cette confusion reflète à la perfection le désarroi de la société haïtienne durant l'occupation. En exposant ainsi ses idées sur la littérature indigène, l'auteur s'adresse en fait sous le masque littéraire aux classes dirigeantes. Il leur propose, comme les romanciers "indigènes" des périodes antérieures et ultérieures, une autocritique salutaire.

CHAPITRE III

Notes

- (1) Dieudonné Fardin: Cours d'histoire de la littérature haïtienne, tome IV, page 13.
- (2) Ghislain Couraige: "La poussée nouvelle", dans La nouvelle Ronde (lière année, no. 10, 1er mars 1926).
- (3) Fardin, page 14
- (4) Stephen Alexis: Le nègre masqué, (Editions Fardin, Port-au-Prince, 1933): Prologue.
- (5) Ibidem, page 2
- (6) Ibidem
- (7) Ibidem, page 3
- (8) Ibidem
- (9) Ibidem, pp. 6-7
- (10) Ibidem, page 130
- (11) Ibidem, page 8
- (12) Yves Auguste: "Du nègre masqué de Stephen Alexis à l'homme invisible de Ralph Ellison", dans Conjonction no. 135, (octobre 1937, pages 41-54), page 43.
- (13) René Dépestre: Bonjour et Adieu à la négritude, (Chemins d'Identité, Editions Robert Laffont, Paris, 1980), page 238.
- (14) Yves Auguste, page 50.
- (15) Alexis, page 39.

- (16) Stephen Alexis: Le nègre masqué, page 29
- (17) Ibidem, page 28
- (18) Ibidem, page 29
- (19) Ibidem, page 9
- (20) Ibidem, page 10
- (21) Ibidem, page 13
- (22) Alexis, préface
- (23) Alexis, page 107
- (24) Ibidem
- (25) Ibidem, page 74
- (26) Ibidem, page 53
- (27) Ibidem, page 46
- (28) Ibidem, page 49
- (29) Ibidem, page 63
- (30) Ibidem, page 85
- (31) Ibidem, page 57
- (32) Ibidem, page 60
- (33) Ibidem, page 89
- (34) Ibidem, page 37
- (35) Ibidem, page 106
- (36) Ibidem, page 51
- (37) Ibidem
- (38) Ibidem, pages 53-54
- (39) Ibidem

- (40) Ibidem, page 30
- (41) Ibidem
- (42) Ibidem
- (43) Ibidem, page 32
- (44) Ibidem
- (45) Ibidem, page 47
- (46) Jacques Stephen Alexis : "Contribution à la table ronde sur le Folklore et le Nationalisme", dans Optique (2 janvier 1956, no. 23, pp. 25-34).
- (47) Stephen Alexis: Le nègre masqué, page 82
- (48) Stephen Alexis: Le nègre masqué, page 86
- (49) Ibidem, page 82
- (50) Ibidem
- (51) Ibidem
- (52) Ibidem, page 74
- (53) Ibidem, page 77
- (54) Ibidem, page 76
- (55) Ibidem, page 133
- (56) Ibidem, page 135
- (57) Ibidem, page 139
- (58) Ibidem, page 141
- (59) Ibidem, page 171
- (60) René Dépestre: Pour la Révolution, Pour la Poésie, (Leméac, Montréal, 1974), page 177.

CHAPITRE IV

LA "REVOLUTION INDIGENE" DE

1927

3

a) Les Ecrivains de la "Revue Indigène":

L'Ecole Indigéniste (1927-1934).

La Revue Indigène prolonge l'oeuvre d'haïtianisation des lettres amorcée par les revues précédentes. En 1927, l'indigénisme devient en réalité:

"le point de fusion des thèmes littéraires épars dans les écrits d'Haïti depuis l'Indépendance et qui assuraient jusque-là l'expression de la conscience haïtienne" (1).

Ainsi, l'étincelle qui a permis la création de la Revue Indigène s'est propagée, et s'est transformée en un mouvement fécond sous l'impulsion de Jean Price-Mars, maître à penser de sa génération. Ses préceptes, que nous analyserons, permirent l'éclosion d'oeuvres d'une toute autre facture.

La nouvelle vogue indigène adopte comme formule:

"soyons nous-mêmes le plus complètement possible".

Un bouleversement des concepts, et leur application dans la littérature renforce tellement le courant indigène, que ce dernier peut même faire triompher ses vues dans la société d'alors, dans de nombreux domaines. Enfin, elle commence à se réveiller.

En général, l'écrivain exprime l'idéologie, ou certains éléments qui caractérisent le groupe social auquel il appartient. C'est donc à une véritable gageure que se livre cette élite intellectuelle avant-gardiste, lorsqu'elle se donne pour but de transposer dans ses écrits, un monde paysan analphabète, dont elle ignore jusqu'au mode de vie.

Les humiliations de l'occupant, les récriminations de la Revue Indigène, et l'influence de Price-Mars, concourent à revivifier l'indigénisme. Il se produit alors une renaissance littéraire caractérisée par un changement de ton, dans lequel gronde la "révolte" contre l'assimilation culturelle. Les thèmes traditionnels de revendication deviennent périmés ou dépassés. Désormais, les écrivains veulent avant tout exprimer les souffrances de cette société aux abois. Pour ce faire, c'est donc à travers l'Afrique maternelle, que dorénavant, les hommes de lettres réclament leur identité, et non plus dans l'assimilation de l'occident. La conscience nationale, avec le support de l'ethnie nègre, est brandie comme antidote au racisme blanc. En s'affirmant, en s'acceptant comme "nègre", l'idéologie noire vient contrebalancer l'idéologie blanche qu'elle soit américaine ou autre.

Délaissant l'histoire de la bourgeoisie aliénée, le roman haïtien ne se limite plus à traduire ses états d'âme et ses aspirations. Considérant donc que la culture nationale se doit de transposer l'âme populaire, le roman se met à relater l'histoire des masses.

Pour retrouver l'Afrique ancestrale, les romanciers s'identifient au paysan, qui représente l'autre peuple du pays. Afin de rejoindre leurs racines originelles, ils se tournent vers ceux qui en sont les plus proches: le paysan

authentique. Ce dernier, contrairement au citadin, est en effet parvenu à réaliser une sorte de symbiose de sa double hérédité culturelle.

b) Ainsi Parla l'Oncle, de Jean Price-Mars (1928).

Avec Ainsi Parla l'Oncle, son oeuvre maîtresse, Jean Price-Mars conduit l'indigénisme vers son triomphe définitif. En effet son livre se révèle comme:

"l'ouvrage fondamental qui marque une date capitale dans l'histoire de la prise de conscience nationale du peuple haïtien" (2).

Dans la préface, l'auteur expose son but. Il combat d'abord les préjugés et les tabous dont sont victimes les valeurs héritées d'Afrique, relève ensuite du discrédit la culture populaire, objet d'opprobre pour les haïtiens "civilisés", et souligne enfin l'africophobie et la francophilie de l'élite, qui la conduisent impitoyablement vers un bovarysme* collectif.

Dans cet ouvrage, véritable initiation à l'Afrique noire, l'auteur étudie les rites, coutumes et croyances de la paysannerie. Pour mieux faire comprendre le processus de leur implantation dans le pays, ainsi que leur développement, il les analyse à partir de leur milieu originel. Ainsi, il apprend aux Haïtiens à mieux connaître, pour mieux l'apprécier, l'Afrique, ses races, sa civilisation ancienne et riche.

* Le «bovarysme collectif est la tendance du peuple haïtien à se concevoir autrement qu'il n'est dans sa réalité constitutive».

L'auteur nous fait donc pénétrer dans le monde du folklore, ce "savoir du peuple". Notamment, dans le chapitre intitulé "Folklore et Littérature", il expose l'immense part que peut tirer la littérature de l'exploitation du folklore national, si riche mais si méconnu. Par le biais de cette nouvelle approche visant à défendre la race noire et la culture nationale et africaine, l'haïtien a des chances de se désaliéner, en se redécouvrant.

Contrairement à ceux qui s'évertuent à nier l'existence de la littérature du pays, ou à condamner sa tendance à l'universalité, Price-Mars établit la qualité éminemment nationale de cette littérature:

"Il n'y aurait qu'à glaner parmi les ouvrages de Georges Sylvain, Frédéric Marcelin, Fernand Hibbert, Justin Lhérisson, pour démontrer le souci de plus en plus évident de nos écrivains de chercher autour d'eux des sources d'inspiration propres à notre façon de vivre... Et alors comment dénier à cette production littéraire son caractère national?" (3).

Fernand Hibbert et Frédéric Marcelin sont, selon ses propres termes; ceux qui:

"paraissent résumer le plus sérieux effort qui ait été fait jusqu'ici pour élaborer une littérature proprement indigène" (4).

Bien que l'auteur combatte pour une littérature nationale, il ne veut pas censurer l'orientation humaniste:

"nous entendons bien ne point frapper d'exclusivisme ceux de nos écrivains qui cherchent leur inspiration ailleurs que dans notre milieu. Ce serait, en vérité, témoigner d'une pitoyable étroitesse d'esprit" (5).

Comme Dantès Bellegarde, il pense que quel que soit le fond des oeuvres, elles laissent déceler une très nette note d'haïtianité et de négritude qui, à elle seule:

"ne manquerait point de leur donner le caractère indigène que notre critique réclame" (6).

Il est aussi très significatif, que l'auteur d'Ainsi Parla l'Oncle souligne le fait que le "tour français" dans lequel s'expriment les écrivains ne puisse nuire au mode de penser et de sentir d'un authentique haïtien:

"Et pourquoi donc la langue serait-elle un obstacle pour que des Haïtiens apportent au monde une notion d'art, une expression d'âme qui soit tout à la fois très humaine et très haïtienne" (7).

Toutefois, c'est surtout un surcroît d'authenticité, en rapport avec le passé, que l'auteur exige de ses disciples:

"il faudrait que la matière de nos oeuvres fut tirée quelquefois de cette immense réserve qu'est notre folklore" (8).

Le sens et la portée de l'oeuvre eurent des répercussions historiques. Dotant le mouvement indigène d'une base enfin solide, Jean Price-Mars l'a codifié, en a dessiné les contours et les perspectives. En le relançant si adéquatement, il l'a discipliné et lui a donné une doctrine et des objectifs. Par l'approfondissement du nationalisme littéraire, l'Oncle a procuré au roman nouveau son orientation et sa signification.

c) Le mouvement des "Griots"^{*}: (1934-1940)

Procédant des mêmes sources que le précédent mouvement, le prolongeant et le complétant, celui des Griots représente un affluent supplémentaire venu grossir et diversifier le renouveau indigéniste réclamé par la Revue Indigène. Avec la fin de l'occupation américaine, la nouvelle école revise en conséquence les vues de l'indigénisme, pour les adapter aux besoins du pays.

Comme leurs prédécesseurs, mais dans une optique tout à fait différente, ces nouveaux serviteurs de l'indigénisme désirent également apporter des correctifs aux problèmes inhérents à leur société. Ils considèrent que s'affirmer complètement, revient à n'être ni francophile comme auparavant, ni africophile. Ce qui importe pour eux avant tout, c'est:

"penser / et vivre en Afro-latin" (9).

Les griots haïtiens répartissent les différents éléments dont est constituée la personnalité haïtienne. Ils reconnaissent notamment sept constituants africains, qui sont les suivants:

"le fanatisme surhumain, la mélancolie, le mysticisme, le sens inné du rythme, une bonté foncière, la compassion devant la souffrance, et une confiance naïve et indestructible en Dieu" (10).

D'un autre côté, ils distinguent cinq éléments latins.

Ainsi, disent-ils:

* Poètes et sorciers africains.

"le génie de la race, c'est aussi notre hérédité française... notre aptitude pour l'exercice littéraire, notre goût de la parole, notre besoin invincible de l'idéal, notre enthousiasme, si naïf, le matérialisme jouisseur... Le génie de la race (spécifient-ils), ce sont toutes ces choses et infiniment d'autres" (11).

De leur côté, les écrivains de la Revue Indigène reconnaissent, huit composantes africaines, pour deux constituants gallo-latins.

Pour opérer le fusionnement réclamé, les nationalistes des Griots proposent, dans un premier temps, la refonte complète de la mentalité haïtienne par la rééducation et dans un deuxième temps, comme dans la négritude, l'adoption d'une mystique nègre.

Pour simplifier, disons que la "Revue Indigène" avait adopté une éthique, alors que la Revue "Les Griots" optait, elle, pour une discipline. Si la première a essayé de rectifier la mentalité haïtienne par le truchement des arts littéraires, la seconde, elle, a tenté d'opérer cette refonte par le biais de l'éducation. On doit surtout à ce mouvement, l'enseignement de la littérature haïtienne et des civilisations nègres aux niveaux secondaires et supérieurs, alors que la littérature française figurait au programme depuis longtemps. Tant au point de vue éducationnel, que scientifique et littéraire, l'influence du mouvement a été décisive.

d) Le Roman PaysanLe Drame de la Terre, de Jean Baptiste Cinéas (1932)

C'est avec le roman indigène ou paysan que l'on peut embrasser la culture populaire dans sa totalité. Il livre pour la première fois au grand public, toutes les facettes de la vie paysanne, et par conséquent, se révèle de caractère fortement exotique pour les classes dirigeantes.

Rien d'étonnant alors que les romanciers de cette période soient:

"de véritables explorateurs des réalités haïtiennes, de véritables ethnographes, par la minutie avec laquelle ils ont révélé nos campagnes" (12).

Ce faisant, nous explique Hénock Trouillot:

"ils ont ouvert les yeux de notre intelligentsia sur nos milieux ruraux, leurs coutumes, leur structure, leurs besoins sociaux et ruraux" (13).

N'est-ce-pas Jean-Baptiste Cinéas qui inaugure, avec Le Drame de la Terre, le roman paysan? Partant, il bouleverse tous les schèmes du roman traditionnel. Comme l'écrit avec justesse Louis Diaquoi:

"Le Drame de la Terre et la Montagne Ensorcelée sont de vivantes émanations d'Ainsi parla l'Oncle" (14).

Et comme l'affirme Jean Price-Mars lui-même:

"Le Drame de la Terre est une oeuvre capitale dans notre production littéraire" (15).

Ce roman, ne dévoile-t-il pas tout l'univers, tout le drame de la vie du paysan "méconnu et inconnu"?

En vue de sensibiliser ses congénères plus fortunés à la tragédie du paysan, Cinéas le campe dans son milieu naturel. Ici, l'évolution indigéniste se manifeste aussi bien au niveau du fond et de la forme, que dans le choix des personnages. En fait, l'auteur cherche à embrasser globalement la vie matérielle et spirituelle de la paysannerie.

— Le roman, typiquement haïtien, met en scène un village perdu dans les mornes, et ravagé par la sécheresse:

"la campagne est une immense symphonie sans fin, et triste et monotone" (16).

Le symbolisme de la terre occupe une place de choix dans l'histoire. Il permet aussi à l'auteur de remonter jusqu'aux racines originelles de son peuple. Le fond, folklorique au maximum, raconte:

"toute la vie du malheureux paysan" (17).

Cette authentique "enquête ethnographique" étudie non seulement les moeurs et les traditions religieuses des campagnards, mais aussi les moeurs politiques, sociales et religieuses du peuple tout entier. C'est donc à la fois une critique sociale, et un roman à thèse, qui discute les questions précitées.

Comme on peut le constater dans le roman de Jean-Baptiste Cinéas, l'intrigue est plutôt ténue. Elle permet surtout à l'auteur de décrire la vie de la paysannerie. Une jeune paysanne, Florida, est demandée en mariage par deux prétendants.

Cette dernière choisit Dubréard, le fils de Frè-Dubré, alors que son père, Ti-Nonme (Petit-Homme), fixe son choix sur Clermecin, le fils de Mapou-Laloi. Le tout se complique à cause de la rivalité entre les pères des deux amoureux de Florida. En effet, ils sont les deux houngans les plus puissants de la région, qui évidemment, sont ennemis mortels. Désespérée, Florida s'enfuit avec Dubréard. Pour se venger, Mapou-Laloi et Ti-Nonme assassinent Frè-Dubré. Bien sûr, ils sont très vite arrêtés.

Les personnages de Cinéas sont des paysans d'abord asservis par la terre, et ensuite dépossédés. L'étude psychologique de ces opprimés qui se heurtent à tant d'obstacles naturels, moraux et spirituels, s'avère d'une frappante véracité.

Le drame profond met en évidence le paysan ignorant, naïf, simpliste, hanté et terrorisé par le mysticisme, et dont tous les actes sont commandés par la superstition. Rongés par la maladie et la misère, livrés à la merci de la bourgeoisie qui les opprime, des sorciers, et même des propriétaires locaux qui les exploitent, ces "habitants" subissent aussi les dures lois de la nature:

"où les dieux ébranlent les
montagnes et lancent la foudre" (18).

A travers tout le roman de Cinéas, s'exprime, dans toute la nudité de sa misère, le moi le plus profond de ce groupement social.

Dans Le roman français contemporain dans une impasse,

Ulysse Pierre-Louis nous explique les misérables conditions de vie des paysans:

"Dans les communautés haïtienne, africaine, ibéro-américaine et antillaise l'homme bute constamment sur des forces supra-humaines, la lutte contre ces forces prend parfois des proportions épiques... C'est ainsi que le personnage est-toujours en lutte avec des forces qui le dépassent, avec une nature extraordinaire qui tend à le dévorer. Dans la lutte à mort que mène l'homme pour dompter les forces aveugles du cosmos, il est le plus souvent vaincu" (19).

Jean-Baptiste Cinéas nous montre le bien-fondé de ces remarques. Dès le premier chapitre de son roman, l'auteur présente les campagnards dans une lutte inégale contre les forces de la nature. Soumis aux bons vouloirs des éléments, ils ne sont pourvus que d'instruments rudimentaires pour cultiver la terre.

Ce premier chapitre, intitulé "Le coumbite tragique", présente le paysan dans sa vie de tous les jours. D'emblée, prédominent deux thèmes: ceux de la terre et de la religion, tous deux traités comme des personnages. N'est-ce pas le drame continuel du paysan qui se heurte aux obstacles naturels, à:

"la mort de la Terre par la sécheresse"? (20)

Lorsque la pluie salvatrice tombe, le paysan célèbre alors:

"la résurrection de la vie", et avec elle, "l'Espérance, la Joie, le Bonheur" (21) reviennent, car il "confie à la terre son grain et ses espoirs" (22).

Dans ce roman, l'auteur introduit également le thème du coumbite, qui occupe une place importante dans l'activité paysanne. Le coumbite signifie le travail collectif des paysans, qui se regroupent pour labourer la même terre, cette dernière symbolisant non seulement le passé, mais aussi le présent et l'avenir:

"Le geste du semeur est plus qu'auguste: il est sacré!... A cette minute, on voudrait rejeter cette vaine broloque ridicule qui fait de nous des clowns jouant la pantomime, sans racine nulle part, sans passé, sans tradition, sans ambition, sans avenir, sans âme. On voudrait... se jeter, de toute son âme, dans la bataille contre la terre, jeter par-dessus bord ses ennuis, dompter son impossible idéal... chasser son âme lâche, quémander une âme fruste de paysan!" (23)

Pour tenter de résister à sa misère et de l'oublier, le paysan, qui a besoin de divertissements, s'évade dans la danse et le chant, pendant qu'il participe au coumbite:

"Ces chants... on ne saurait les entendre sans que tout son être tressaille, sans que, devant soi, ressuscite, vivant, le passé, tout le passé d'horreur et de misère. C'est la voix d'autrefois qui pleure, la voix des esclaves qui implore justice et pitié; c'est la nostalgie qui s'exhale de la patrie perdue, de la terre d'amour et de liberté qui, seule, peut procurer un peu de bonheur au pauvre noir..." (24).

Avec talent, l'auteur décrit à fond les activités et incidents qui accompagnent tout coumbite, comme par exemple les querelles, bagarres, médisances, jalousies, etc. Ici, la réunion s'achève par la mort de Viejo, l'animateur du coumbite. Elle est imputée à Frère-Dubré, que les paysans considèrent comme:

"le loup-garou sans conscience qui mange tous
 les enfants de la région. Pas de mort naturelle:
 elles sont toutes dues à ses maléfices" (25).

Dans le second chapitre, qui a pour titre "la veillée
 funèbre", l'auteur décrit la vie sociale de la paysannerie.

Si:

"au bourg et dans la petite ville, la vie sociale
 se réduit à sa plus simple expression, à la campagne,
 elle est pratiquement nulle, inexistante" (26).

Aussi, les paysans profitent-ils des cérémonies et des
 veillées funèbres, pour se rencontrer, et donner libre cours
 à leur bavardage.

Avec raison, Cinéas essaye de définir ce qui est "nègre"
 chez l'haïtien, en insistant sur sa mélancolie, son mysticisme,
 et son optimisme. Ces oppositions qui sommeillent chez tous
 les haïtiens relèvent sans doute du syncrétisme culturel;
 elles forment surtout chez le paysan: "le plus harmonieux
 amalgame". Comme l'explique l'auteur:

"Triste, notre vie! Triste notre Littérature!
 Tristes, nos idéals! Héritiers d'un triste passé
 de misère et d'esclavages, alourdi encore par
 l'esclavage plus onéreux de nos frères, accablés
 sous le poids d'une perpétuelle injustice, d'in-
 cessantes vexations, n'attendant de nos concitoyens
 que tortures, persécutions, vols, assassinats...
 Jamais, malgré notre détresse morale et économique
 qui se donne à tâche de rétrécir, sinon de briser
 les liens sociaux déjà si ténus - jamais nous ne
 laissons passer l'occasion de voler à la Vie une
 minute d'illusoire bonheur..." (27).

Par la suite, l'auteur du Drame de la Terre nous fait pé-
 nétrer dans le monde du vodou, dans lequel Alexis nous avait

déjà introduit. Ainsi, le troisième chapitre, intitulé "Double cérémonie", nous plonge-t-il dans l'univers religieux de la paysannerie. Cinéas décrit simultanément la cérémonie vaudou, et le service religieux. Il en profite pour s'appuyer sur les théories de Jean Price-Mars, lesquelles prouvent que le vodou est une religion organisée. Il va sans dire que cette ambivalence dans les croyances engendre des refoulements et des conflits, qui expliquent, en partie, l'intérêt accordé aux prises de possession.

Dans l'activité vaudouesque, la cérémonie connue sous le nom de la "dégradation" précède ordinairement celle de l'inhumation. Elle permet de délivrer le mort, afin que celui-ci repose en paix, et ne soit pas hanté par des esprits mal-faisants, ou déterrés et transformés en zombi, en "mort vivant", pour être astreint aux travaux forcés:

"C'est un devoir au même titre qu'un service religieux... On dégrade le "serviteur" pour libérer l'Esprit, son protecteur, lui permettre de se choisir un nouveau "Choual" (cheval) - serviteur par qui il communique ses volontés aux mortels, et se les rendre favorables en l'autre monde. Cérémonie imposante, grandiose, sublime, d'un formalisme compliqué, au rite difficile et méticuleux" (28).

L'Esprit, en se libérant, s'incarne dans un des membres de l'assistance. On lui dédie alors des sacrifices sous forme de nourriture ou de boissons:

"en chantant et en dansant, on récite des litanies... mariant, consciencieusement, les Esprits du Ciel, de la Terre et de l'Eau - Môteau Bon-Dieu, Môteau Sôlôcôtor!..." (une partie de Dieu pour une partie des dieux vaudous) (29).

Ces quelques mots énumérés ci-dessus, symbolisent bien la religion haïtienne. Iconographiquement surtout, les vaudouisants ne différencient pas les saints du ciel, des loas vaudous.

Juste après, l'auteur nous montre que les cérémonies vaudouesques se subdivisent en trois phases consécutives: tout d'abord, on distingue les chants et les danses rituelles, ensuite, l'extase ou la prise de possession, et le sacrifice enfin. Dans certains cas, on peut aller même jusqu'à sacrifier un membre de sa famille, pour obtenir des biens terrestres. Comme nous l'explique Ghislain Couraige:

"Le don ultime consenti par les dieux est de faire de l'homme haïtien un dieu à son tour... Le miracle de la divinité dans l'indigénisme est de confirmer la chance du nègre qui jusque dans la crise de possession s'offre le droit de transcender sa condition et de se contempler dans son orgueil de créature régénérée" (30).

A côté de "cette cérémonie étrange, troublante", l'auteur décrit la "cérémonie grandiose, émouvante de l'Eglise", durant laquelle:

"ces âmes vierges, émues, remuées, bouleversées par cette profonde poésie qu'elles sentaient sans la comprendre, pleuraient doucement ou troublaient la cérémonie par des cris déchirants" (31).

Dans le chapitre suivant: "Le Houmfort de Mapou-Laloi", la maison du houngan, qui a présidé à la cérémonie de dégradation, est décrite. Comme son collègue Frè-Dubré, ses attributs le rehaussent de prestige. Mais en même temps, il inspire une haine sourde dans la communauté:

"Une légende de terreur plane sur cette mystérieuse retraite des Esprits...: autant de mystères qui font de Mapou-Laloi un dieu tout-puissant..." (32).

Le chapitre suivant, qui a pour titre "Devant le Juge d'Instruction", s'avère, à notre avis, un des chapitres clefs du roman. Il révèle l'aspect inadéquat du système judiciaire du pays. Il permet aussi à l'auteur, de faire une critique acerbe des classes dominantes. Phénomène intéressant, les meurtriers sont confrontés à un monde qu'ils ignoraient jusqu'à ce jour: celui de la loi qui ne tient absolument pas compte de la culture et de la mentalité paysannes. Comment, en effet le texte légal, qui applique le code Napoléon, pourrait-il s'accorder avec le mode de penser du paysan illettré?

Dans sa plaidoirie, l'auteur tente de proposer des solutions. En comprenant et en expliquant le mécanisme de fonctionnement de la mentalité du peuple, son tempérament, ses agissements, ses réactions, en l'étudiant à travers son folklore, il croit qu'il est possible de le tirer de la misère matérielle, et de lui permettre d'évoluer moralement et spirituellement. Le procès des deux accusés est en fait surtout celui d'une organisation sociale inhumaine. Même en prison, Mapou-Laloi rêve que ses Esprits triompheront de la Justice et le délivreront, jusqu'au jour où l'Esprit prend possession de lui, ce qui entraîne sa mort, son sacrifice.

Dans les trois derniers chapitres, l'auteur continue son analyse fort intéressante du drame du paysan, en insistant sur les propos des avocats de la défense et de l'accusation. Dans un pénétrant débat, s'affrontent les conceptions de la première et de la seconde, qui portent essentiellement sur la mentalité religieuse du campagnard, sur le drame agraire, sur les moeurs et sur la psychologie paysannes.

Le Ministère Public plaide contre l'esprit de superstition des masses, qu'il condamne à priori. Par la voix de la Défense, l'auteur, qui se fait dans ce cas l'avocat du diable, voulant expliquer le drame, désigne à son tour, les causes des malheurs du paysan, dont :

"l'âme simpliste (est) courbée sous
le plus affreux régime de servage" (33).

Elaborant ensuite sur la simplicité du paysan, l'écrivain décrit l'état d'esprit de Ti-Nonme, qui dans sa mentalité prélogique, doit trouver une cause, un responsable à ses infortunes. C'est ainsi que le houngan, voulant se venger personnellement, fait croire au Petit-Homme, que le coupable est Frè-Dybré. Il attribue donc tous ses malheurs à ce dernier. Afin que celui-ci soit puni, les dieux eux-mêmes commandent sa mort. L'auteur explique donc à travers les actes des personnages, toute la misère d'une vie sociale. Il est certain que dans un tel climat de terreur et d'incompréhension, peuvent éclater les passions les plus violentes, qui conduisent aux crimes les plus sanglants.

La Défense en arrive à comparer la croyance superstitieuse à un cas psychiatrique, à un :

"malade qui, sous l'empire d'une idée fixe et d'un réflexe, a tué son prétendu persécuteur, est-il coupable aux yeux de la loi? Y a-t-il eu, chez lui, l'intention de tuer? (34).

Sûrement pas, car il serait plutôt:

"atteint d'une phobie qui le prive du libre exercice de sa volonté et, par voie de conséquence, enlèverait toute intention de nuire" (35).

Dans sa plaidoirie, l'avocat de la Défense, en tant que porte-parole de l'auteur, retrace l'histoire de la superstition chez les peuples primitifs et civilisés. Il soutient sa thèse à l'aide d'une "forte érudition", et parle du livre de Mgr. Leroy:

"La Religion des Primitifs, qui, en plus d'étudier celle-ci, analyse des "faits aussi curieux que celui qui nous intéresse à cette minute"" (36).

Car, comme il l'explique, il s'agit d'une question aussi bien psychologique, que sociale et spirituelle:

"Hélas! (s'écrie la Défense), singulier pays que le nôtre! Friand de scandales, de tripotages, il méprise, il dédaigne tout ce qui devrait le passionner, tout ce qui passionne l'humanité, en général" (37).

Sympathisant avec le sort de ses malheureux compatriotes, l'avocat de la défense ne rougit pas, de reconnaître ouvertement, les syncrétismes religieux et culturels qui ont marqué son éducation, contrairement à l'hypocrisie de la majorité de ses concitoyens qui, tout en ayant l'air de combattre la superstition, la pratique en cachette.

La foule, contrairement au Jury qui condamne l'accusé, partage les vues de la Défense. Quant au condamné, il persiste encore à clamer qu'il n'a tué qu'un cabri. La nouvelle du verdict se répand alors dans tout le village, grâce au télédjole (télébouche), moyen de diffusion plus efficace que tous les média réunis. Cette nouvelle entraîne l'incendie du "houmfort de Mapou-Laloi". Cet acte des paysans est sans nul doute irrationnel. Mais dans la capacité de raisonnement du peuple, il représente:

"l'exécution au nom de la Terre Justicière" (38).

Le vrai coupable, comme le dit si bien l'avocat de la défense, n'est certainement pas le paysan, privé:

"d'intention, de volonté, de libre arbitre" (39).

et qui, obéissant aux lois d'une logique simpliste, mais implacable, doit punir le coupable par la "loi du talion", pour répondre aux vœux mêmes de ses dieux impies:

"La vraie cause?" spécifie la défense, elle se trouve "dans l'insécurité de la ville, dans l'insouciance de l'Etat, dans le pillage organisé par l'Etat qui fait main basse sur les récoltes du travailleur et ne lui accorde aucune compensation en retour" (40).

C'est également l'élite qui n'a pas assumé sa tâche, et qui au lieu d'aider le peuple à s'élever au stade d'une conscience claire, afin de pouvoir juger adéquatement, le tourne en ridicule, en se moquant de son raisonnement, de son parler, et le méprise tout en l'exploitant. Rien d'étonnant alors que de tels drames se produisent.

Le chapitre intitulé "Les Ruines" revêt un caractère autant symbolique que tragique, et dégage un pessimisme fort noir:

"Partout la régression, partout la mort" (41).

La mort de la terre symbolise la récession de plus en plus aiguë d'un groupement humain qui, au départ, avait toutes les chances de réussir:

"Voilà, dit l'auteur, l'aboutissement de tout effort en ce pays: l'inconscience des héritiers met une sorte d'orgueil à détruire l'oeuvre des pères" (42).

Dans le même chapitre, l'avocat chargé du procès de partage de l'héritage entre les descendants de Frère-Dubré se rend sur les lieux. Idéaliste jusqu'au bout, il a l'illusion d'une renaissance du pays, ou plutôt de ses affaires. Il conseille donc à Dubréard:

"de retourner à la terre" (43).

Mais Dubréard, plus réaliste, reconnaît que:

"c'est impossible. La terre, explique-t-il, semble nous repousser du pied" (44).

Ce concours de circonstances nous aide à mieux comprendre cet exode rural qui lui aussi, se révèle une autre cause de misère, d'exploitation et de déception pour ces parias. Phénomène intéressant, le roman de Jacques Stephen Alexis, fils de Stephen Alexis, que nous analyserons dans notre prochain chapitre, couvre cette nouvelle dimension de l'indigénisme. Aussi, nous permettra-t-il de mieux étayer nos idées.

A la fin de son roman, l'auteur du Drame de la Terre arrive à la conclusion que tout espoir est perdu; il se lamente sur la dégringolade inexorable du pays, que seule une véritable réforme agraire pourrait empêcher:

"Ah! quel drame angoissant
que ce drame de la terre...! (45)

Dans ces conditions, puisque rien n'est envisagé pour encourager le campagnard à travailler son bout de terrain, on comprend aisément que le pays fasse:

"chaque jour un nouveau pas dans l'abîme" (46).

Même si la matière littéraire est renouvelée, les romanciers indigénistes n'en poursuivent pas moins une littérature d'action. On l'a vu avec l'auteur du Drame de la terre, qui cerne "tout le problème haïtien". N'écrit-il pas avec justesse:

"problème agraire, problème agricole, police rurale, enseignement rural, enseignement religieux, routes vicinales, questions d'hygiène, d'éducation, d'ins-truction... tout cela demandant la confiance de la masse, la reconquête de son âme. Mais qui donc étu-die sérieusement ce problème? Qui même l'envisage?" (47)

Puisque ces problèmes sont ceux du pays tout entier, on comprend aisément que:

"ces ruines morales et matérielles", symbolisent
"l'image vivante d'un pays agonisant, d'un peuple de
morts qui s'agitent en grimaçant sur des ruines" (48).

Dans Le roman français contemporain dans une impasse,
Ulysse Pierre-Louis fait ressortir ce qui suit:

"prospecter l'âme collective de leurs peuples, aller toujours plus avant dans la connaissance de leur vie quotidienne truffée de mythes, de sortilèges et de légendes, telle est la tâche du romancier" tiers-mondiste (49).

Cette tâche, l'auteur du Drame de la Terre l'a accomplie jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités. Dans ce réquisitoire contre la misère physique, morale et spirituelle, Jean-Baptiste Cinéas s'est fait le porte-parole de la population livrée à elle-même, et à la merci de ses exploiters. Ce faisant, il a pleinement contribué à la tentative des romanciers indigénistes, de chercher à remanier la mentalité de leurs compatriotes, en essayant de les amener à une "prise de conscience raciale".

Du Drame de la Terre, Jean Price-Mars a dit:

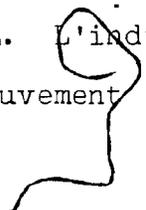
"Ouvrage attachant, écrit dans une langue savoureuse, drue, sonore, où la vie paysanne est évoquée avec un art puissant - en fresques" (50).

Remarquons que le langage utilisé par l'auteur est fortement créolisé. D'innombrables idiotismes, des proverbes et des légendes créoles l'attestent. Quant aux chants qui accompagnent les prises de pouvoir mystique, ils sont également en créole ce qui, évidemment, rehausse l'authenticité de leur caractère. De surcroît, on y trouve de nombreuses variantes locales, utilisées seulement à la campagne, et inconnues des gens de la ville. Selon l'auteur, elles sont intraduisibles.

Jean-Baptiste Cinéas publiera aussi d'autres oeuvres, en continuant sa trilogie sur les malheurs de la paysannerie, avec notamment La vengeance de la terre (1933), et L'héritage sacré (1945). Il donnera également un roman à thèse, Le choc en retour (1948), qui s'inspire de La famille des Pitite-Caille, de Justin Lhérisson.

D'autres romanciers de la "Revue Indigène" se sont penchés eux aussi, sur les problèmes vécus par les éternelles victimes de l'inorganisation sociale, et sur leur pénible condition de vie. C'est dans cette optique que Jacques Roumain a écrit La montagne ensorcelée (1931); que Pierre et Philippe Thoby-Marcelin ont publié Canapé-Vert (1942) et La Bête de Musseau (1946); qu'Anthony Lespès et Edriss St.Amand ont donné respectivement Les Semences de la colère (1955), et Bon Dieu rit (1952).

La principale ligne de démarcation entre les romans indigènes et paysans, et les romans indigénistes des périodes antérieures et subséquentes, s'avère la suivante: Si les premiers se déroulent surtout dans les campagnes, et sont centrés sur les activités vaudouesques; les seconds, tout en faisant assez souvent appel au folklore, situent plutôt l'action dans le milieu urbain ou suburbain. L'indigénisme, voyons-nous, est donc loin d'être un mouvement statique.



CHAPITRE IV

Notes

- (1) Ghislain Couraige: "Littérature haïtienne et littérature française", dans Culture française (Association culture française et des Ecrivains de langue française (Mer et Outre-Mer) No. 1, Printemps 1977, pp. 5-16) Page 15.
- (2) Robert Cornevin: Ainsi parla l'Oncle: Préface
- (3) Jean Price-Mars: Ainsi parla l'Oncle (Leméac, Montréal, 1973), page 258.
- (4) Ibid., page 263
- (5) Ibid., pp. 263-264
- (6) Ibid., page 259
- (7) Ibid., page 257
- (8) Ibid., page 259
- (9) Lorimer Denis, : Les Tendances d'une génération
François Duvalier (Bibliothèque haïtienne, 1934, Collection des Griots), page 57
- (10) Auguste Viatte: Histoire littéraire de l'Amérique française, (des origines à 1950), P.U.L. (Laval) et P.U.F. (Paris), 1954), page 452.
- (11) Ibid.,
- (12) Hénock Trouillot: L'indigénisme devant la conscience nationale (inédit), page 198.

- (13) Ibid.,
- (14) L. Denis, F. Duvalier: Les tendances d'une génération,
page 52.
- (15) Jean-Baptiste Cinéas: Le drame de la terre (Editions
Fardin, Port-au-Prince, 1981),
Page II: Préface.
- (16) Ibid., page 6
- (17) Ibid., page 8
- (18) Ulysse Pierre-Louis: Le roman français contemporain
dans une impasse (Imprimerie de
l'Etat, Port-au-Prince, 1959), p. 47
- (19) Pierre-Louis, pages 36-37
- (20) Cinéas, Le drame de la terre, page 3
- (21) Cinéas, page 5
- (22) Ibid., page 6
- (23) Ibid., page 20
- (24) Ibid., page 6
- (25) Ibid., page 12
- (26) Ibid., page 29
- (27) Ibid., page 28
- (28) Ibid., page 42
- (29) Ibid., page 43
- (30) Ghislain Couraige: Op. cité, page 13
- (31) Cinéas, page 57
- (32) Ibid., pages 62-63
- (33) Ibid., page 146

- (34) Ibid., page 148
- (35) Ibid., page 147
- (36) Ibid., page 149
- (37) Ibid., page 150
- (38) Ibid., page 161
- (39) Ibid., page 150
- (40) Ibid., page 151
- (41) Ibid., page 162
- (42) Ibid., page 163
- (43) Ibid., page 146
- (44) Ibid., page 165
- (45) Ibid., page 166
- (46) Ibid., page 165
- (47) Ibid., page 167
- (48) Ibid., page 167
- (49) Ulysse Pierre-Louis: Op. cité, page 39
- (50) Jean Price-Mars: Le drame de la terre, préface,
page I.

CHAPITRE V

L'INDIGENISME SOCIALISTE

Les Afro-Indigénistes révoltés, et
Le Roman Socialiste en Haïti (1940-1945).

Cette nouvelle étape de l'indigénisme, qui accueille les grands thèmes de la littérature haïtienne, en fait, s'affirme comme le point de rencontre des deux courants littéraires qui ont nourri la littérature du pays depuis ses débuts officiels, c'est-à-dire depuis 1804.

Les écrivains qui ont illustré cette nouvelle dimension de l'indigénisme rêvent d'une solidarité humaine dans le monde, et voudraient par conséquent, que l'union des diverses civilisations aboutisse. A cette tendance appartiennent des romanciers tels que Félix Morisseau Leroy, auteur de Récolte (1946), et Jean Brierre, auteur de Province (1953).

D'autres écrivains renouent avec la tradition sentimentale: ils reviennent aux thèmes traditionnels qui illustrent, entre autres, des peintures sociales, et des tableaux de mœurs. Tel est le cas de Marc Verne, qui publie Marie Villarceaux (1945); de Marie Chauvet, qui écrit Fille d'Haïti (1954), La danse sur le Volcan (1957), Fonds de Nègres (1961), etc.

Des événements de la grande révolution bolchévique de 1917 parviendront jusqu'en Haïti, et se refléteront particulièrement dans les lettres haïtiennes. Influencés par elle, les nouveaux écrivains indigénistes considèrent, une fois de plus,

comme les marxistes, que la littérature est une arme de combat. Dans le but de renverser les assises surannées et injustes de la société haïtienne, ils s'érigent en dénonciateurs publics. Ces auteurs, connus sous le nom "d'afro-indigénistes", passent donc pour des anarchistes et des révoltés. Les romans produits par les tenants de cette école sont qualifiés de "romans sociaux en marge de l'indigénisme".

Alors que les poésies "indigéniste et révoltée" s'éloignent considérablement l'une de l'autre, le roman, dans sa toute dernière orientation, provient en droite ligne du roman "indigène" de l'époque précédente. Pour illustrer cette période récente, nous étudierons Compère Général Soleil, de Jacques Stephen Alexis qui traite d'un aspect différent, mais fort intéressant de l'indigénisme.

Le roman socialiste tel que conçu en Haïti, présente en effet les caractéristiques suivantes. Fidèle à l'Afrique, tout en restant attaché à l'Europe, nationaliste et humaniste, "négritudiniste", mais surtout populaire, ce "roman prolétaire" défend les conceptions du socialisme marxiste, qui embrasse, bien sûr, la cause de l'autre société haïtienne: celle des parias, et cherche à l'intégrer dans le cadre d'un universalisme prolétarien. Ainsi, cette littérature humaine d'expression nationale, tente de libérer l'homme haïtien des classes subalternes, de la servilité. De plus,

à l'indigénisme caractérisé par le nationalisme dans les arts, et s'élargissant sur la négritude, vient s'ajouter la dimension nouvelle du "socialisme progressiste".

Jacques Roumain et Jacques Stephen Alexis illustrent principalement cet aspect de la littérature romanesque. En 1934, le premier ne tente-t-il pas de créer un parti communiste alors que le second, à 16 ans, en 1938, ne se joint-il pas au parti communiste français? Par la suite, Alexis collabore au journal littéraire et politique d'extrême-gauche "La Ruche" qui, en Haïti:

"combattait pour que le socialisme soit le fils-lumière de l'homme" (1).

Ses articles, signés du pseudonyme de Jacques La Colère, produisent un profond émoi dans les différentes couches sociales du pays:

"Pour la première fois dans l'histoire de la presse haïtienne, un journal de ce genre pénétrait dans les mornes les plus reculés. Nos idées (explique René Dépestre), devenaient rapidement une force matérielle dans les mains des masses" (2).

La révolution littéraire amorcée par les tenants du socialisme haïtien, eut pour objectif de renouveler la matière littéraire, et de promouvoir les revendications des masses. Pour eux, révolution et littérature, à cause du rôle qu'elles jouent dans la société, sont interdépendantes. N'oublions pas qu'en 1946, André Breton se trouvait en Haïti, et qu'il avait prononcé plusieurs conférences sur le surréalisme,

qui répondaient aux aspirations des jeunes de l'époque. Cela explique que l'oeuvre de Jacques Stephen Alexis ait été influencée par ce mouvement d'avant-garde.

Les jeunes de l'époque firent tant de bruit, que la "révolution littéraire" qu'ils tentèrent de faire triompher déboucha sur une "révolution politique", laquelle finit par renverser le gouvernement du président Elie Lescot. Mais cette victoire ne dura point.

Jacques Stephen Alexis se familiarisa avec la méthode socialiste en parcourant divers pays du monde communiste: il acquit la certitude que son peuple trouverait le seul salut dans l'application du socialisme, unique doctrine susceptible de répondre à ses besoins. Plus tard, en 1959, il fonda en Haïti le Parti de l'Entente Populaire (PEP). L'année suivante, lors de la "conférence des 81 Partis communistes",

"il éblouit l'assistance par un appel vibrant à l'unité du mouvement communiste international"(3).

En vérité, Jacques Stephen Alexis croit profondément à la fonction du roman dans la société. Comme Jean-Baptiste Cinéas, mais avec bien plus d'optimisme, il s'apitoie sur le sort de ses frères de sang, opprimés. Cela dit, il délaisse le cadre plutôt restreint du régionalisme, pour atteindre l'universel. Grâce à cet aspect de son oeuvre, il rejoint également la tendance humaniste de la littérature du pays.

Dans ses oeuvres, l'auteur traite avantageusement des moeurs et des traditions de la société, qui sont empreints de "merveilleux haïtien". Aussi, transpose-t-il sa pensée politique et littéraire dans un véritable art romanesque. En 1955, Compère Général Soleil sort à Paris, où on le:

"tint pour événement", alors qu'en Haïti, il suscita "un véritable coup de tonnerre" (4).

Dans deux articles intitulés, le premier: "le réalisme merveilleux des Haïtiens", et le second, "Où va le roman", Jacques Stephen Alexis s'explique abondamment sur ses propres idées littéraires, que ses romans illustrent avec tant d'éclat. Authentique fresque documentaire, Compère Général Soleil atteste bien l'art de l'auteur. L'analyse psychologique des personnages, très fouillée, se révèle digne du neuropsychiatre de formation qu'il est. Aussi, pouvons-nous affirmer avec René Dépestre, que:

"Dans ce roman, il y a de tout:... Dans ces pages, le lecteur haïtien mieux que tout autre, se découvre, s'explique, apprend à se connaître, s'émerveille, se chuchote les vérités de sa révolte et de sa tendresse... Son immense mérite (ajoute René Depestre), a été de deviner, de saisir, d'interpréter justement nos problèmes, de dénoncer les "arpenteurs", les juges et autres bêtes féroces", qui dévastaient la campagne" (5).

Globalement, l'ouvrage met en relief le comportement des deux sociétés haïtiennes. Il nous introduit d'abord dans le monde du prolétariat urbain qui, chassé par la misère chronique des campagnes, émigre vers la capitale, où sévit un chômage

tout aussi tenace. Soulignons qu'il n'existe pas en Haïti une véritable classe prolétarienne, réellement consciente de son identité sociale. Les masses laborieuses, qui représentent pourtant 90% de la population, sont constituées surtout de paysans, d'ouvriers, de sous-prolétaires, etc.

Depuis toujours en Haïti, plus que partout ailleurs, la société est compartimentée en de nombreuses classes et sous-classes sociales, où chacun se sent supérieur à l'autre. Rien d'étonnant alors que ce soit justement dans ce pays, que Langston Hughes ait ressenti le plus violemment, l'iniquité engendrée par les différences de classe. L'auteur, désireux de consolider une classe prolétarienne, tente d'éduquer ses personnages dans une optique socialisante.

La plupart du temps, les misérables prolétaires qui, s'ils connaissent les rudiments de l'écriture, ont la chance de se faire embaucher comme ouvriers, côtoient un monde injuste. Travaillant comme des bêtes de somme, leur seule utilité, leur unique valeur, résident dans leur capacité de travail. Dans un univers plus populaire que folklorique, dans ce "monde prolétarien" des ateliers, des industries, des usines, des boutiques, des bars interlopes, et des rues mal famées, les travailleurs ne connaissent pas leurs droits. Or, c'est justement ce milieu que l'auteur désire instruire; il veut les rendre conscients.

Le drame individuel d'Hilarion Hilarion, victime de son milieu, rejoint en fait celui de tous les opprimés du monde. Ainsi, selon l'auteur:

"les petites gens se ressemblent tous" (6).

Alors, par le truchement d'Hilarion, il relate l'histoire de toute cette "nation prolétaire".

Le cadre du roman est la capitale d'Haïti, surnommée "Port-aux-Crimes". Dans cette ville, se meuvent en effet:

"deux mondes contradictoires qui cohabitent face à face, le monde des malheureux, le monde des riches" (7).

Hilarion, lui, vit dans une de ces maisons insalubres:

"bonne pour les travailleurs, les nègres ~~sales~~" (8).

Le drame se déroule entre les années 1934 et 1942. Il coïncide avec la fin de l'occupation américaine, si bien qu'il exprime un vif anti-américanisme, lequel se trouve renforcé par le fait même de la lutte que mène l'auteur contre le capitalisme.

La constitution d'un langage franco-haïtien qu'avait prédit Emile Nau, trouve en Jacques Stephen Alexis un digne défenseur, notamment dans Compère Général Soleil. C'est ainsi que René Dépestre a pu écrire que l'auteur utilise:

"le langage et les autres outillages mentaux hérités du passé colonial pour en faire un instrument tout neuf d'identification, dans la littérature, des réalités et des rêves spécifiques de son peuple. (Car) Compère Général Soleil, écrit en français, appartenant à l'orbite générale des lettres d'expression française, demeure cependant à chaque

métaphore, à chaque phosphorescence de sentiments et d'idées, un phénomène foncièrement haïtien" (9).

Et, comme les deux principaux héros du roman sont Hilarion et le soleil, on peut donc dire que c'est bien cet:

"ensemble d'anti-corps appelés haitianité", (10), qui donne naissance au roman de Jacques Stephen Alexis.

Dans son projet, l'auteur tente de démasquer les mythes qui alimentent l'aliénation du nègre depuis le début de la colonie. Dès cette époque en effet, le colon a dépouillé l'esclave de son nom africain, pour y substituer un prénom de son choix. Ce simple fait s'est avéré fort symbolique, puisque le blanc voulait que le nègre rejetât sa vraie personnalité, et s'en façonnât une nouvelle. Jacques Stephen Alexis, comme les romanciers précédents, s'est donc proposé de restituer au faux nègre son authenticité. Or, selon lui, seule la révolution prolétarienne peut provoquer une véritable décolonisation.

Le héros d'Alexis est un prolétaire, qui ne peut subvenir à ses besoins les plus essentiels. Tenaillé par la faim, Hilarion est surpris alors qu'il chapardait dans une riche villa. Arrêté, battu et jeté en prison, il y rencontre Pierre Roumel qui appartient, lui, à la classe aisée, mais qui affirme sa solidarité avec le peuple. Ce porte-parole de l'auteur, en tant que communiste, cherche à éveiller la conscience d'Hilarion. En premier lieu, il essaye de lui

redonner "confiance" et "espoir" dans l'avenir. Dans le but de l'endoctriner, Pierre Roumel commence par lui expliquer en quoi consiste le communisme: Il s'agit de se battre, pour que les travailleurs aient une meilleure place au soleil:

"Un jour, le peuple reconnaîtra les siens, alors sa justice sera terrible. Tous ceux qui travaillent viendront un jour à nous, tous les véritables nègres d'Haiti..." (11)

En attendant, il ne réclame qu'une seule chose: la liberté de parole, dans ce pays où le:

"communisme est l'ennemi du gouvernement" (12).

A sa sortie de prison, la mère de Pierre Roumel trouve du travail au protégé de son fils. Il pénètre alors dans un nouveau monde, qui s'avère fort riche en expériences. Partageant le sort commun de l'exploitation et de la pauvreté, les travailleurs:

"étaient tous, hommes et femmes, liés à la même chaîne dans cette manufacture maudite" (13).

Unis dans leur malheur, ils se doivent de défendre la même cause.

Le réalisme critique et dynamique des mouvements antérieurs évolue dans le roman vers un réalisme progressiste, auquel l'auteur ajoute la dimension du réalisme merveilleux:

"Le réalisme socialiste, disait le maître français (Aragon) ne trouvera dans chaque pays sa valeur universelle qu'en plongeant ses racines dans les réalités particulières du sol duquel il jaillit" (14).

Comme l'affirme René Dépestre:

"Compère Général Soleil est une création qui, à partir des racines haïtiennes de l'auteur, dépose au procès de la condition humaine un pathétique témoignage" (15).

Mais Haïti, nation noire et prolétaire, confronte des problèmes additionnels de classe, de race, de culture, d'analphabétisme, et de formes aliénantes de religiosité. Ces dimensions supplémentaires, souvent inconnues du prolétaire blanc, compliquent encore la situation. Aussi, la politique de développement qu'envisage l'auteur, est-elle plutôt complexe. Si les héros revendiquent leur patriotisme et leur négritude, cette dernière s'avère fort différente de celle d'un Senghor, dont le but est avant tout de démythifier psychologiquement et spirituellement le noir. Celle d'Alexis, au contraire, est intimement liée à la lutte des classes déjà variées, et à leur union, pour un avenir meilleur:

"Il y a parmi les négritudes, une négritude socialiste et populaire: c'est celle des Roumain, des Alexis et des Hughes. Leur négritude prend fait et cause pour le peuple. Leur engagement politique aussi" (16).

Le principal objectif de l'auteur est donc de réorganiser la société. Aussi, trace-t-il un vaste programme, qui regroupe les moyens qui lui permettront d'y parvenir. Engagements littéraire et politique sont orientés vers un but unique: servir ce pays qui est le sien, et:

"où pas un hameau, pas une section rurale, pas un quartier où vit le peuple ne cesse d'être flétri par la gueule de cendres de la misère humaine" (17).

Comme l'auteur l'explique lui-même:

"Le roman n'est pas seulement pour moi témoignage, description, mais action, une action au service de l'homme, une contribution à la marche en avant de l'humanité".

Et il précise:

"Il ne s'agit pas de témoigner seulement pour le réel et de l'expliquer, il s'agit de transformer le monde" (18).

La mission de l'écrivain est, on le voit, non seulement de traduire les réalités sociales du pays, mais de renverser l'ordre des valeurs, en vue de réformer à la base, la société. Ce changement qui doit survenir, l'auteur l'exprime à travers les propos de Jean-Michel, autre militant communiste qui, lui aussi, a pour mission d'endoctriner Hilarion:

"J'aime nos gens, j'aime ce pays... je la veux belle cette terre... je crois avoir trouvé ce qu'il faut faire pour la transformer..." (19).

L'auteur considère que la première étape vers une révolution prolétarienne, passe nécessairement par une campagne d'alphabétisation. Dans son roman, les militants communistes fondent alors "une école pas comme les autres", dans laquelle Hilarion s'inscrit. Elle enseigne notamment aux étudiants l'histoire de leur pays et leur apprend à connaître, aimer et respecter leurs ancêtres. Comme l'éducation du peuple tout entier doit partir de zéro, il devient évident que l'implantation du socialisme en Haïti se révèle une oeuvre de longue haleine:

"ça ne se fait pas d'un seul coup
une conscience de prolétaire" (20).

"Le protagoniste d'Alexis considère son volume d'Histoire d'Haiti comme "la porte du savoir". Il lui apprend en effet, que les luttes sociales, raciales et d'intérêts ont toujours existé et prévalu sur tout:

"expliquant les misères et les malheurs du peuple" (21). Par la suite, Hilarion sera accompagné par sa femme, Claire-Heureuse, chez qui:

"cette école faisait naître un espoir incompréhensible" (22). Grâce à cette formation de base, le héros d'Alexis est en mesure de mieux interpréter les théories de l'idéologie socialiste. Il se met alors à souhaiter cette:

"lutte grandiose... de classe contre classe" (23), qui devrait délivrer les siens de la misère.

Au fur et à mesure qu'une prise de conscience prolétarienne se forme chez Hilarion, la résignation, puis l'incertitude qu'auparavant le protagoniste avait connues, cèdent la place à un désir imminent de révolte. Grâce aux militants communistes:

"il avait compris que malgré son ignorance, il pouvait arriver à penser" (24).

Ainsi, les problèmes particuliers du pays, sont d'autant mieux expliqués et argumentés, qu'ils sont présentés à partir du point de vue d'un opprimé, dévoré de conflits intérieurs.

En vue d'obtenir des résultats concrets plus rapides, et pour vaincre les réticences et les craintes du peuple, le protagoniste recommande d'aller inciter les ouvriers des manufactures à construire un monde nouveau. Hilarion croit que cela leur ferait prendre conscience du même coup, de la force potentielle que leur confère leur grand nombre. Impatient de vaincre cette misère qu'il a connue toute sa vie, il a hâte de passer à l'action, et de sortir de sa situation veule:

"il en avait assez des phrases,
il lui fallait de l'action" (25).

Toutefois, le héros d'Alexis pressent subtilement qu'il faudra un certain laps de temps, pour que les guides du peuple fassent comprendre l'importance de la lutte. Bientôt, il se rallie à l'idéologie socialiste, et s'identifie à la lutte prolétarienne.

Il admire les militants du parti qui remontent jusqu'à Dessalines, pour lui enseigner l'histoire agraire du pays. Ce premier chef de la nation, n'a-t-il pas justement réparti les biens des colons dans une espèce de "communisme agraire"? Par la suite, les propriétaires terriens, les usuriers, les négociants, les juges et l'Etat même, ont perverti cet héritage en exploitant ou expropriant arbitrairement les paysans laissés dans la misère.

En Haïti, il existe en effet trois formes d'exploitation terrienne: la rente, le fermage ou le métayage, qui oppriment le paysan, puisque dans tous les cas, les gains profitent surtout au propriétaire:

"Naturellement, quand on n'a pas de terre, il y a un propriétaire qui vous gruge tout le produit de votre sueur..." (26).

Lorsque les circonstances obligent le paysan à fuir, pour survivre, il est prêt à affronter la misère urbaine, ou partir à l'aventure sous d'autres cieux.

Outre les plaies précitées qui annihilent le paysan, les forces naturelles et surnaturelles, sociales et raciales, se liguent également à l'occasion contre le paysan arriéré et misérable. Pour illustrer ce trait, l'auteur nous décrit l'état d'esprit des campagnards, après une inondation qui a fait de considérables ravages.

Accablés par ce nouveau malheur, les paysans n'ont plus la force de réagir. A l'opposé de ces campagnards naïfs se laissant exploiter par l'élite et la bourgeoisie, et par les prêtres, les pasteurs et les sorciers, l'auteur met en évidence ceux qui prêchent la foi marxiste, qu'il considère comme des gens de l'espérance. Hilarion, lui, croit si fermement en cette promesse, qu'il commence à se révolter contre le Dieu des riches, qui prêche la résignation aux malheureux. La religion, ne l'a-t-il pas en effet incité à accepter sa situation comme un fait accompli, et irréversible? Il se

rémemore alors les paroles de Jean-Michel:

"Comme dit Jean-Michel, il faut
s'arrêter d'implorer, tonnerre de Dieu il
faut se révolter!... Les saints d'Afrique
sont bien morts et les morts aussi" (27).

Claire-Heureuse, elle-même, s'écrie dans une crise de
révolte:

"Dieu n'existe pas!" (28).

La résignation, ne correspond-elle pas en partie, à
la démission de ses droits légitimes? L'auteur, comme
Maëterlinck, considère que:

"la résignation n'est que de l'ignorance,
de l'impuissance, ou de la paresse déguisée".

A l'opposé de cette résignation malsaine et destructible,
qui accule et maintient le prolétaire dans sa situation ser-
vile, l'auteur place surtout l'union des paysans dans le tra-
vail, l'adversité, le malheur et la lutte. Car cette bataille
commune, pour la victoire du socialisme envisagée par l'au-
teur, constitue la principale condition, et la première étape
vers la création du monde de demain. C'est ainsi qu'après
l'inondation, les paysans, en chantant, se regroupent pour
cultiver de nouveau la terre.

Le chant, fidèle compagnon qui aide les descendants
d'esclaves à supporter moralement leurs misères, célèbre
l'union de ces "reconstructeurs", qui participent à la:

"cumbite fraternelle... la levée en masse,
dans le compagnonnage et la fraternité" (29).

Le rassemblement des laboureurs, pour cultiver la terre, prend dans le roman de Jacques Stephen Alexis, un caractère symbolique. En faisant ainsi revivre leur culture, ils pourront, par extension, participer tous, à la renaissance du pays agraire. Mais si, d'un côté, le chant symbolise l'espoir et la projection dans un monde meilleur, de l'autre côté, il traduit:

"la tristesse de leur condition inhumaine" (30).
Or, cette "désespérance d'une race de parias" que reflète le chant, l'auteur compte "la détruire" (31).

Bien que formé par les pères jésuites de Saint-Louis de Gonzague, puis devenu partisan de l'orthodoxie marxiste à cause de l'injustice sociale, Jacques Stephen Alexis tolère et comprend la religion traditionnelle des masses. En fait:

"Le marxisme haïtien, chez Jacques Roumain et Jacques Alexis, a eu la finesse de donner à sa critique de l'aliénation religieuse un tour à la fois libertaire, nationaliste et racial. Ces trois traits visaient et atteignaient trois aliénations indéniables du paysan haïtien... leur analyse si fine adaptait le marxisme classique aux particularités du terroir antillais" (32).

Tout comme il existe plusieurs sortes de culture, l'auteur considère qu'il y a plusieurs sortes de religion. Se conformant à la thèse marxiste, il croit qu'on assistera à leur déclin, au fur et à mesure que le développement du pays aura lieu. En attendant que la révolution socialiste opère ce changement, il défend le sentiment religieux du peuple.

Il adapte même les principes étrangers du réalisme socialiste, selon les besoins typiques de la société haïtienne. Ce mélange de rêve et de réalité, de naturel et de surnaturel, met en relief l'indomptable penchant du peuple pour le merveilleux. Ainsi, le pays tout entier, vibre-t-il de religiosité, d'où le sens profond du réalisme merveilleux, que l'auteur:

"met tout son art à utiliser au service d'une prise de conscience et de luttes précises et actualisées" (33).

Vivant dans la cité, Hilarion, abruti par la misère, a délaissé les activités vaudouesques, qui sont surtout pratiquées dans les milieux ruraux. Lors d'une visite à la campagne, il y est de nouveau confronté. Il assiste, pour plaire aux siens, à une cérémonie célébrée par Frère Général, un houngan enrichi par son savoir, et qui est consulté par toutes les classes de la société port-au-princienne. Même les politiciens utilisent souvent le vodou: non seulement pour célébrer leurs ancêtres africains, et obtenir encore plus de faveurs d'eux, mais également pour opprimer et mystifier davantage le peuple.

Confronté une nouvelle fois aux dieux de ses ancêtres, Hilarion est ébahi de constater à quel point le vodou agit encore sur sa personne. Il croyait à tort que:

"la puissance d'une culture aussi vieille que le monde avait perdu tout pouvoir sur lui..." (34).

Le fait est que les Haitiens, qu'ils soient des nègres masqués ou pas, demeurent:

"tous des nègres de Guinée" (35).

Hilarion, ayant perdu son travail puis sa maison dans un incendie, se rend en République Dominicaine, où il devient coupeur de cannes à sucre. Là, avec ses camarades, il subit l'oppression. Lui et ses frères sont traités comme des bêtes de somme. Il constate toutefois que, d'autres travailleurs, moins aliénés qu'eux, sont impliqués dans la même lutte.

En général, le héros prolétaire parfait sa formation à l'étranger. A la fois témoin et participant à des grèves, à des protestations locales, il prend plus vite conscience des injustices qui frappent les prolétaires. Dans un tel contexte, il est plus apte à élever sa conscience au niveau d'une certaine compréhension, que s'il était resté en Haiti, où la crainte, la misère, et les préjugés de couleur l'auraient abruti. De plus, la haine qui émanait des classes dirigeantes:

"était héréditaire, elle durerait aussi
longtemps que leur puissance durerait" (36),

car c'est cette même puissance qui, sous forme de néo-colonialisme, maintient le prolétaire haitien dans la servitude.

Dans le roman de Jacques Stephen Alexis, le parti socialiste n'a pas encore pris racine en République Dominicaine. Il appartient aux travailleurs du sucre, guidés par quelques militants éclairés, de l'établir. Dans ce pays, Hilarion rencontre Paco Torrès, un travailleur qui, parce qu'il incitait ses compagnons à la lutte, est assassiné. Son enseignement peut se résumer ainsi:

"les haïtiens ont maintes fois montré qu'ils n'acceptent pas d'être esclaves! dominicains et haïtiens réunis, nous imposerons aux américains de la compagnie de nous donner le pain de nos enfants" (37).

Il rappelait ainsi aux classes opprimées des deux pays, qu'ils ont dans le passé réalisé des faits historiques uniques, dont ils devraient s'inspirer.

L'auteur nous présente aussi Domenica Betances, qui a été initiée au socialisme en France, et revient dans son pays pour militer en faveur de cette idéologie:

"A chaque fois qu'elle tombait au beau milieu d'une famille de prolétaires... elle retrouvait d'un coup toutes les raisons pour lesquelles elle s'efforçait de couper les liens qui l'attachaient à la bourgeoisie, pour se lier au sort du peuple. Ces hommes, ces femmes du peuple étaient les premiers tenants de cette manière de vivre, d'aimer et de sentir, qui serait la base de la culture de l'avenir" (38).

La solidarité entre les opprimés de tous les pays et de toutes les races, l'auteur commence à l'envisager par l'union des travailleurs du sucre des deux parties de l'île:

"Ces deux nations étaient soeurs... Quelque chose se nouait ici, par le travail, les chants, par les joies et les peines communs, qui finirait par faire un seul coeur et une seule âme à deux peuples enchaînés aux mêmes servitudes" (39).

D'ailleurs, insiste-t-il:

"les travailleurs du sucre ne lâchent pas les copains" (40).

L'auteur fait déboucher le socialisme antillais sur celui des pays d'Europe, qui mènent:

"d'autres combats semblables... des combats optimistes" (41).

Partant, cette union des opprimés dans une lutte commune, fait que tous les militants socialistes sympathisent au sort de leurs alliés:

"C'était comme si on nous parlait des malheurs de nos propres pays" (42),

explique un militant, en racontant à Hilarion ce qui s'est passé récemment en Allemagne. Dans la même cause, l'auteur embarque les travailleurs des autres Antilles, des Iles Turques, ainsi que ceux d'Amérique Latine.

Les personnages romanesques, engagés politiquement, tels que Pierre Roumel, Jean-Michel, Paco Torrès, Domenica Betances et d'autres, peu important leur appartenance sociale ou leur nationalité, qui réclament une société sans classe, véhiculent tous la pensée de l'auteur. Ce dernier, constamment présent dans ce roman, ne s'efface jamais complètement

devant ces personnages. En fait, ceux-ci traduisent ce qu'il considère, en tant qu'écrivain engagé, comme une responsabilité sociale. Il souhaite la victoire du socialisme non seulement en Haïti, mais partout. Les personnages que fait évoluer l'auteur font donc partie intégrante de cette :

"ligne de forces tendues
vers la lutte pour la victoire" (43).

Dans des scènes déchirantes, l'auteur raconte le massacre des Haïtiens "qu'avait ordonné Trujillo", en 1937, pour se venger de la réussite des grèves sur ces "haitianos malditos", et chasser les "nègres" de son pays. Est également relatée la fuite tragique, à travers les bois, d'Hilarion et de sa famille, vers Haïti.

Sous les puissants rayons du lumineux soleil d'Haïti, autre héros du roman, car témoin et compagnon incessant des malheurs du pays, "qui symboliquement devrait éclairer l'île dans toutes les acceptions du terme", Hilarion, blessé à mort, lutte jusqu'au dernier soupir, pour transmettre son message, ainsi que son espoir, dans un monde meilleur. Le héros d'Alexis a absorbé l'essentiel de la lutte idéologique. Il lui faut maintenant l'immortaliser, par l'intermédiaire de sa femme :

"ses paroles ne pouvaient pas ne pas se graver dans sa mémoire. Il le fallait pour que son message lui survive, coûte que coûte... J'ai payé cher ce que je sais et voilà que si je ne le donne pas maintenant à toi, tout ça s'en ira avec moi sous la terre" (44).

Nous percevons tout le sens du message, lorsque le protagoniste affirme:

"la grande vérité, c'est que le soleil d'Haïti nous montre ce qu'il faut faire. Pierre Roumel, Jean-Michel, Paco, tous les autres sont arrivés à comprendre ça" (45).

Le message prend donc toute son ampleur dans les dernières lignes du roman:

"Tu diras à Jean-Michel que j'ai vu clair le jour où, sous mes yeux, un grand soleil rouge a illuminé la poitrine d'un travailleur qui s'appelait Paco Torrès. Tu lui diras de bien suivre la route qu'il voulait me montrer, il faut suivre ce soleil-là" (46).

Dans le cadre du réalisme merveilleux des Haïtiens, l'étincelle qui jaillit de ce "grand soleil rouge", produit chez Hilarion un phénomène électrisant, une "explosion de lumière". La mort de Paco Torrès, ainsi que celle du protagoniste du roman, prennent un caractère symbolique très suggestif. Avec le grand soleil d'Haïti, qui illumine le héros du roman, elles montrent le chemin que doivent parcourir les prolétaires qui, guidés par le soleil de l'île et par des esprits d'élite, des "hommes-lumière", feront triompher la cause d'une négritude socialiste haïtienne, qui s'inscrira dans la condition humaine universelle:

Pour les prolétaires des villes et des champs de tous les pays du monde, le marxisme ouvre la voie de l'espérance dans l'avenir. Si Hilarion est offert en sacrifice à la fin

du roman, cela est également coutumier dans le roman socialiste, comme par exemple dans Viejo, de Maurice Cassésus, et dans Gouverneurs de la Rosée, de Jacques Roumain. Le héros, ayant accompli sa tâche, meurt ou disparaît. Il revient à d'autres de prendre la relève, en divulguant sa parole. Hilarion charge sa femme, Claire-Heureuse, de continuer son oeuvre.

En confiant une telle tâche à son épouse, l'auteur donne également une place importante à l'Haïtienne, femme "poto-mitan", qui demeure dans cette société, le pilier du foyer.

En fait, le testament que lègue Hilarion à sa femme, est également le testament littéraire de Jacques Stephen Alexis, qui lui-même périt en 1961, lors d'un débarquement infructueux en Haïti, avec un groupe d'insurgés.

Compère Général Soleil s'avère sans contredit, l'un des romans les plus importants de la littérature haïtienne. Ecrit de main de maître, il met à nu les contradictions endémiques de la société haïtienne. Cependant malgré les idées généreuses véhiculées, l'analyse politique de l'auteur laisse à désirer. Il n'a pu, malgré sa bonne volonté, montrer exactement, comment la doctrine marxiste pourrait s'adapter aux réalités haïtiennes.

CHAPITRE V

Notes

- (1) René Dépestre: Pour la Révolution, Pour la Poésie,
(Leméac, 1974), page 186.
- (2) Dépestre, page 187
- (3) Ibid., page 200
- (4) Ibid., page 195
- (5) Ibid., page 193
- (6) Jacques Stephen Alexis: Compère Général Soleil,
(Gallimard, 1955), page 36.
- (7) Ibid., page 19
- (8) Ibid., page 10
- (9) Dépestre, page 193
- (10) Ibid., page 192
- (11) Compère Général Soleil, page 68
- (12) Ibid., page 59
- (13) Ibid., page 91
- (14) Claude Souffrant: Une négritude socialiste
(Edition l'Harmattan, Paris, 1968), page 74
- (15) Dépestre: Op. cité, page 194
- (16) Souffrant: Op. cité, page 103
- (17) Alexis, page 161
- (18) Jacques "Stephen Alexis: "Le réalisme merveilleux des haïtiens",
dans ler congrès international des
écrivains et artistes noirs.
(no. spécial 19-22 sept. 1956,
pages 245-268), page 247.

- (19) Alexis, Compère Général Soleil, page 97
- (20) Ibid., page 289
- (21) Ibid., page 153
- (22) Ibid., page 214
- (23) Ibid., page 197
- (24) Ibid., page 225
- (25) Ibid., page 109
- (26) Ibid., page 133
- (27) Ibid., page 111
- (28) Ibid., page 332
- (29) Ibid., page 177
- (30) Ibid., page 47
- (31) Ibid.,
- (32) Souffrant: Op. cité, page 149
- (33) Ibid., pages 74-75
- (34) Alexis, Op. cité, page 125
- (35) Ibid., page 77
- (36) Ibid., page 188
- (37) Ibid., page 284
- (38) Ibid., page 305
- (39) Ibid., page 263
- (40) Ibid., page 272
- (41) Ibid., page 289
- (42) Ibid., page 273
- (43) Ibid., page 289
- (44) Ibid., pages 345-349
- (45) Ibid., page 349
- (46) Ibid., page 350.

CONCLUSION

INDIGENISME ET NEGRITUDE

L'Indigénisme, avons-nous vu, n'est pas une génération spontanée. S'il n'était pas mort en 1927, ce n'est sûrement pas l'école indigéniste qui l'a ressuscité. Il ressort donc a posteriori, que les faits sont à la thèse, ce que la passion est à l'antithèse. Car en dépit des critiques, une littérature autonome n'a cessé de s'épanouir tout au long de son histoire. Bien entendu, cette continuité de pensée, en évoluant, s'est transformée, et s'est accentuée à chaque nouvelle étape de la littérature.

Soulignons néanmoins que si les tendances littéraires des diverses écoles sont différentes, ou même opposées en apparence, finalement, elles convergent toutes vers un but identique. Car, tentant, toutes, de saisir l'âme haïtienne, les thèses et antithèses qui se dégagent de la littérature romanesque, ont un noeud commun, puisqu'elles se rejoignent dans une synthèse qui, prônant le nationalisme dans les arts, essaie souvent en vain, de saisir la clef de l'identité haïtienne, par le truchement des personnages de fiction.

Remarquons également que toutes ces contradictions tiennent compte aussi bien des protestations politiques et culturelles, que raciales et littéraires; elles reflètent les réalités haïtiennes des époques concernées. En fait, chaque fois, les serviteurs de l'indigénisme voulurent provoquer une prise de conscience.

Dès son apparition, le roman contribua en vagues profondes et successives, à évoquer la vie nationale, et à illustrer la littérature du terroir en créant des oeuvres originales. La pléiade de romanciers, empruntant le masque fictif de leurs héros et anti-héros, se donnèrent comme but primordial, de tenter de démystifier et de réveiller cette société qui, en s'écartant de son authenticité, occulta sa profonde originalité.

La plupart des représentants de l'art romanesque furent, dès le début, les tenants d'une littérature engagée, qui cherchèrent à réhabiliter leur race et leur peuple. De leurs oeuvres, se dégagèrent avec constance, un triple souci: le génie de la "race", le réalisme du "milieu", et le témoignage du "moment". Partant, nous pouvons dire avec Jacques Stephen Alexis, que:

"l'art haïtien a été réaliste
bien avant la Revue Indigène " (1);

le roman haïtien a fortiori. Il est un fait que:

"de Hibbert à Jacques Stephen Alexis, des romanciers ont écrit des oeuvres qui, par leur richesse verbale, leur dynamisme, leur rythme, le réalisme et la force de témoignage prennent place parmi les classiques de la littérature universelle" (2).

Toutefois, le rôle du romancier ne s'avéra pas des plus engageants, devant cette société bovarysée, qui présenta tous les symptômes d'une irrémédiable aliénation. Mais

dans l'ensemble, les romanciers ne capitulèrent pas devant une tâche si ardue. Ils commencèrent donc par appliquer la formule suivante:

"avant de former la masse, formez l'élite" (3).

Si bien, qu'à travers tout le roman haïtien, on nous montre souvent un héros affligé d'oeillères qui, en lutte avec une situation qui le dépasse, accepta malgré lui, les normes d'une société artificiellement recréée. Toutefois, à la longue, le romancier finit par:

"comprendre les cris les plus aigus des masses" (4).

Cette nouvelle orientation de l'art romanesque lui permit de mieux interpréter:

"les problèmes de son temps" (5),
jetant ainsi à chaque nouvelle période, une "lumière plus vive" sur l'haïtianité.

Rien d'étonnant alors, que la négritude ait trouvé de nombreux antécédents en Haïti. Jusqu'à la naissance de cette "idéologie", la littérature haïtienne, ne s'est-elle pas chargée d'assumer, "seule", à travers le monde, la défense de la race noire? Partant, la négritude haïtienne se doit d'être étudiée comme une constante recherche d'identification. N'oublions pas que les racines charnelles de cette négritude remontent en effet très loin. Ne renvoient-elles pas à cette prédiction faite par Toussaint Louverture,

lors de son départ forcé pour la France?

"En me renversant, on n'a renversé à Saint-Domingue que le tronc de l'arbre de la Liberté des Noirs; mais les racines restent; elles repousseront parce qu'elles sont profondes et nombreuses" (6).

Depuis cette douloureuse fin du génie de Bréda,* l'île d'Haïti a accueilli des figures légendaires. Fille aînée de l'Afrique et de la décolonisation, pendant plus d'un siècle, la première et seule république noire du monde, elle est bien ce pays où, comme a dit Aimé Césaire:

"la négritude se mit debout pour la première fois, et dit qu'elle croyait en son humanité" (7)..

René Dépestre, de son côté, n'a-t-il pas affirmé que:

"la négritude est née dans le droit fil du marronage" (8) ,

et que:

"la révolution haïtienne est une éclatante victoire de la négritude" (9) ?

Parallèlement à la nouvelle poussée indigène et folklorique du mouvement de 1927, et dans l'optique même du mouvement général des idées, c'est l'avant-garde du monde noir qui, aussi bien en Afrique qu'en Amérique et en Europe, a manifesté plus ouvertement sa "révolte". Il serait intéressant, d'étudier cette poussée dans son contexte international.

* Bréda est une plantation située au haut du Cap-Haïtien (anciennement Cap-Français). Toussaint Louverture y naquit, et fut surnommé "le génie de Bréda".

Si la négritude naît à Paris, vers 1930, Haiti n'en est pas moins le berceau de cette idéologie. En atteste si besoin était, cette affirmation de Léopold Sédar Senghor, qui saluait Jean Price-Mars comme "le Père de la Négritude":

"Il est des noms qui sonnent comme un manifeste. Tel me fut révélé le nom du Dr. Price-Mars, lorsque je l'entendis pour la première fois. Etudiant en Sorbonne, j'avais commencé de réfléchir au problème d'une renaissance culturelle en Afrique noire, et je me cherchais un parrainage qui pût garantir le succès de l'entreprise. Au bout de ma quête, je devais trouver Alain Locke et Jean Price-Mars. Et je lus Ainsi Parla l'Oncle d'un trait comme l'eau de la citerne, au soir, après une longue étape dans le désert" (10).

Tout comme le mot "indigène", le terme "négritude", inventé par Aimé Césaire, est vite adopté par le nègre bafoué et humilié, dans une attitude de défi et de fierté:

"Ainsi, nous explique Jean-Paul Sartre, est-il acculé à l'authenticité; insulté, asservi, il se redresse, il ramasse le mot "nègre" qu'on lui a jeté comme une pierre, il se revendique comme noir, en face du blanc, dans la fierté" (11).

Il est bien un "Orphée noir", qui organise sa propre descente aux enfers, mais qui y remonte, "victorieux".

Partageant le sort commun de la souffrance, de l'exploitation, de la misère et d'une aliénation aussi physique et matérielle que morale, spirituelle et littéraire, tous ces "damnés de la terre" vivent le même drame. Pour retrouver une âme qui est la leur, les Africains, et leurs descendants disséminés de par le monde, cherchent à remonter le cours de leur arbre généalogique, en se familiarisant avec les

civilisations du continent africain, leur passé, leur folklore. Rien d'étonnant que les hérauts de la négritude, "Senghor, Césaire, Damas" et leurs disciples aient tenté, pour emprunter les mots de Jean Price-Mars, de se :

"trouver eux-mêmes par introspection, et retrouver les autres par prospection" (12).

Ces écrivains, porteurs d'une mission commune, se retrouvent unis et solidaires dans ce combat. Par conséquent, les valeurs du monde noir continuent de s'interpénétrer et de s'influencer. Toutefois, cette interdépendance n'empêche pas que les diverses cultures nègres gardent une coloration nationale, qui les incite à retrouver leur être social et individuel propre, et cela même à travers l'unité raciale.

Dans une thèse intitulée La révolte des romanciers noirs de langue française, Achiriga J. Jingiri retraça l'évolution du thème de la révolte à travers l'art romanesque africain et cela, à partir de la décolonisation. Dans sa thèse, l'auteur fait les remarques suivantes, au sujet de Gouverneurs de la rosée, de Jacques Roumain :

"nous découvrirons une telle authenticité dans la représentation de la situation du pays sous-développé que les préoccupations des romanciers précédents apparaîtront moins pertinentes" (13).

Dans une certaine mesure, ces mêmes constatations pourraient être faites, pour le courant indigène qui, au fur et à mesure de son évolution, se préoccupa davantage du sort des Haïtiens défavorisés. C'est vrai que les problèmes haïtiens mis en relief par Jacques Roumain touchent encore aujourd'hui, aux fibres les plus intimes de la personnalité haïtienne.

En effet, dans ce roman nationaliste, socialiste et racial, Jacques Roumain, avec un art consommé et avec raffinement, prolongea la tendance indigéniste, et développa la langue franco-haïtienne prédite par Emile Nau, mais illustrée déjà par Justin Lhérisson et Fernand Hibbert.

Le roman de Jacques Roumain est intéressant aussi à cause de la culture scientifique de l'auteur. Ne représente-t-il pas un véritable document ethnologique et sociologique, qui témoigne authentiquement de la vie matérielle, spirituelle et psychologique de la paysannerie haïtienne?

L'auteur campe un type de "paysan savant" qui, après une longue absence vécue à Cuba, guide les siens vers une lutte commune, pour un avenir meilleur. Ce faisant, il enseigne à son peuple à suivre cette voie tracée par les ancêtres:

"l'union fait la force"

devise qui, symbolisant le passé, est inscrite dans l'emblème national du drapeau haïtien.

Le rôle d'Haïti dans le monde noir est si digne, que c'est justement dans cette oeuvre de Jacques Roumain, qu'Achiriga J. Jingiri retrouva l'élément de "synthèse" de la "révolte nègre". "L'Exemple haïtien", fécond jusqu'à l'extrême limite, n'a-t-il pas justement inspiré des romans africains de la même veine, comme Un nègre à Paris (1959), et Patron de New York (1964), de l'Ivoirien Bernard Dadié?

Puisque la littérature haïtienne se révèle le microcosme de la littérature nègre, tous les thèmes qui, d'un bout à l'autre, ont dominé cette littérature avant-gardiste, furent ensuite traités par les romanciers noirs des autres parties du monde. Leurs oeuvres, n'évoquent-elles pas un certain refus de l'assimilation, l'oppression, les méfaits et déviations de la politique, l'intérêt accordé aux croyances, coutumes et traditions populaires, les ambiguïtés des préjugés épidermiques, la sauvage beauté des sites et d'une nature luxuriante, etc.?

Il est donc significatif que l'auteur de La révolte des romanciers noirs de langue française, place justement Jacques Roumain, et son grand roman Gouverneurs de la rosée, traduit en plus de dix-sept langues, au carrefour même du cheminement de la recherche de soi et de la ~~crise~~ d'identité de toute la race noire.

Comment nier, après de si éclatantes preuves, que la littérature haïtienne, à travers son indigénisme même, s'avère réellement le "miroir de l'âme noire"?

Il découle carrément de nos considérations, que la littérature nationaliste d'Haïti doit justement son caractère avant-gardiste à cette permanence indigène qui, précisément, représente sa marque essentielle et sa suprême originalité.

CONCLUSION

Notes

- (1) Jacques Stephen Alexis: "Du réalisme merveilleux des Haïtiens", page 260.
- (2) Ulysse Pierre-Louis: Le roman français contemporain dans une impasse, page 43.
- (3) La Nouvelle Ronde, 1ere année, no. 2, 1er juillet 1923, page 24.
- (4) Hérard Jadotte: "Idéologie, culture et dépendance", dans Nouvelle Optique, décembre 1971 (Université de Montréal,, pages 71-84), page 78
- (5) Ibid.,
- (6) René Piquion: Manuel de négritude (Editions Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1965), page 175.
- (7) Aimé Césaire: Cahier d'un retour au pays natal, (Présence Africaine, Paris, 1971), page 67.
- (8) René Dépestre: Pour la révolution, pour la poésie, page 59
- (9) René Dépestre: Bonjour et Adieu à la négritude (Chemins d'Identité, Robert Laffont, Paris, 1980), page 192
- (10) Léopold Sédar Senghor: Témoignages sur la vie et l'oeuvre du Dr. Jean Price-Mars (Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1956), page 3.
- (11) Jean-Paul Sartre: "Orphée noir", dans Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française (Presses Universitaires de France, 1972), page XIV
- (12) Jean Price-Mars: De Saint-Domingue à Haïti, (Paris, Présence Africaine, 1959), page 102.
- (13) Achiriga J. Jingiri: La révolte des romanciers noirs de langue française (Ottawa, Editions Naaman, 1973), page 16.

PETIT GLOSSAIRE DES TERMES CREOLES

- bôcor: Dérive du mot africain "bokono" (prêtre).
houngan, prêtre vodou, guérisseur.
- caille: Déformation du mot "case": maison
- choual: Déformation du mot "cheval".
- compère: Terme de familiarité, très usité à la campagne.
Signifie plutôt: "ami intime".
- Frè: Déformation du mot "frère".
- habitant: Durant la colonie, le terme désignait le propriétaire
d'une habitation. Aujourd'hui, il est synonyme de
"paysan".
- houmfort: temple du culte vodou.
- houngan: Dérive du mot africain "ahuangan": prêtre vodou.
- loa: être surnaturel de la religion vodou.
Signifie également "divinité", "génie", "démon", "esprit"
- mitan: milieu, centre
- môceau: Déformation du mot "morceau"
- ninnaine: Déformation du mot "marraine"
- nonme: Déformation du mot "homme"
- pitite: Déformation du mot "petit". Signifie "enfant".
- rorrote: "jeune", "immature".
- télédjole: (télé)-bouche
- ti: petit
- poto: poteau
- poto-mitan: poteau du milieu
- viejo: "paysan savant", expérimenté.
ancien coupeur de canne à sucre à Cuba.
- zombi: individu dont un sorcier a enlevé l'âme,
pour en faire son esclave.

BIBLIOGRAPHIETextes:

- BISSAINTHE, Max: Dictionnaire de Bibliographie haïtienne, The Scarebrow Press, Washington D.C., 1951, 1052 pages.
- COURAIGE, Ghislain: Histoire de la littérature haïtienne (de l'Indépendance à nos jours), Liechenstein, Kraus Reprint, 1973, 507 pages.
- FARDIN, Dieudonné: Cours de littérature haïtienne, Imprimerie Fardin, Port-au-Prince, 1969. Tome I: 88 pages. Tome II: 90 pages, Tome III: 154 pages.
- HOFFMAN, Léon-François: "Idéologie et Structure du Roman Haïtien", dans Conjonction no. 134 du 06-07-77. (Regroupe tous les articles parus sur le roman haïtien).
- LA SELVE, Edgar: Histoire de la littérature haïtienne depuis ses origines jusqu'à nos jours, Hachette, Paris, 1875, 239 pages.
- JAHN, Janheinz: Bibliography of Neo-african literature, Diederichs, Düsseldorf, 1965, 359 pages.
- POMPILUS, Pradel: Histoire de la littérature haïtienne, Editions Caraïbes, Port-au-Prince, 1975. Tome I: 735 pages. Tome II: 754 pages. Tome III: 754 pages.
- TROUILLOT, Hénock: Les origines sociales de la littérature haïtienne, Imprimerie Théodore, Port-au-Prince, 1962, 376 pages.
- TROUILLOT, Hénock: L'Indigénisme devant la conscience nationale, Inédit.
- VAVAL, Duraciné: La littérature haïtienne ou "l'Ame noire", Imprimerie A. Héraux, Port-au-Prince, 1933, 506 pages.
- VIATTE, Auguste: Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950, P.U.L. (Laval) et P.U.F. (Paris), 1954, 545 pages.

Etudes

- ACHIRIGA, J. Jingiri: La révolte des romanciers noirs de langue française, Editions Naaman, Sherbrooke, 1973, 257 pages.
- CESAIRE, Aimé: Cahier d'un retour au pays natal, Paris, Présence Africaine, 1971, (nouvelle édition), 155 pages.
- COURAIGE, Ghislain: La diaspora d'Haiti et d'Afrique, Editions Naaman, Sherbrooke, 1974, 196 pages.
- DENIS, Lorimer,
DUVALIER, François: Les Tendances d'une génération, Bibliothèque haïtienne, Port-au-Prince, 1934, 189 pages.
- DEPESTRE, René: Pour la révolution, Pour la poésie, Leméac, Montréal, 1974, 225 pages.
- DEPESTRE, René: Bonjour et Adieu à la négritude, Chemins d'Identité, Editions Robert Laffont, Paris, 1980.
- FANON, Frantz: Peau noire, masques blancs, Editions du Seuil, Paris, 1971, 190 pages.
- FOUCHARD, Jean: Théâtre à Saint-Domingue, Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1955, 351 pages.
- FOUCHARD, Jean: Plaisirs à Saint-Domingue, Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1955, 280 pages.
- FOUCHARD, Jean: Les marrons de la liberté, Editions de l'Ecole, Paris, Collection Histoire et littérature haïtiennes, 1972, 584 pages.
- HYPOLITE, Michelson: Littérature populaire haïtienne, Port-au-Prince, Imprimerie de l'Etat, août 1950, 135 pages.
- JEAN, Eddy: Pour une littérature haïtienne nationale et militante, Lille, Editions Jacques Soleil, 1975, 181 pages.

- KERBOULL, Jean: Le vodou: magie ou religion, Paris, Editions Robert Laffont, 1973, 349 pages.
- KESTELOOT, Liliane: Les écrivains noirs de langue française: naissance d'une littérature, Presses de l'Université de Bruxelles, 1963, 345 page
- KLEBER, George Jacob: L'Ethnie haïtienne, Imprimerie de l'Etat, 1941, 243 pages.
- LAROCHE, Maximilien: L'Haitien, Editions Sainte-Marie, Montréal, 1968, 174 pages.
- LEREBOURS, Philippe: Haïti et ses peintres de 1804 à nos jours, Université de Paris, Panthéon Sorbonne, 1980.
(Pages 130-227: De l'Indigénisme).
- MARCELIN, Frédéric: Autour de deux romans, Société Anonyme de l'Imprimerie Kugelmann, Paris, 1903, 199 pages.
- MORAL, Paul: Le paysan haïtien, Editions Fardin, 1978, Port-au-Prince, 370 pages.
- PIERRE-LOUIS, Ulysse: Le roman français contemporain dans une impasse, Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1959.
- PIQUION, René: Manuel de négritude, Editions Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1965, 335 pages.
- PRICE, Hannibal: De la réhabilitation de la race noire par la République d'Haïti, Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1901, 736 p.
- PRICE-MARS, Jean: De Saint-Domingue à Haïti, Présence Africaine, Paris, 1959, 170 pages.
- PRICE-MARS, Jean: Ainsi parla l'Oncle, Leméac, Montréal, 1973, 316 pages.
- PRICE-MARS, Jean: Témoignages sur la vie et l'oeuvre du Dr. Jean Price-Mars, Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1956, 363 pages.
- SARTRE, Jean-Paul: "Orphée noir" préface de: Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française, 3^{ème} édition, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 227 pages.

- SCHOELCHER, Victor: Esclavage et colonisation, Editions F. Tersen, Paris, et P.U.F., 1948, 218 pages.
- SENGHOR, Léopold Sédar: Liberté, négritude et humanisme, Seuil, Paris, 1964, 445 pages.
- SENGHOR, Léopold Sédar: Littératures ultramarines de langue française: Colloque tenu à l'Université de Vermont, Burlington, les 14 et 15 juin 1971, Editions Naaman, Sherbrooke, 1974, 142 pages.
- SOUFFRANT, Claude: Une négritude socialiste, Editions L'Harmattan, Paris, 1978, 238 pages.

ROMANS:

- ALEXIS, Jacques Stephen: Compère Général Soleil, Gallimard, Collection l'Imaginaire, Paris, 1955, 350 pages.
- ALEXIS, Stephen: Le nègre masqué, Les Editions Fardin, Port-au-Prince, 1933, 171 pages.
- CINEAS, Jean-Baptiste: Le drame de la terre, Editions Fardin, Port-au-Prince, 1981, 171 pages.
- HIBBERT, Fernand: Séna, Editions Fardin, Port-au-Prince, 1974, 315 pages.
- HIBBERT, Fernand: Les Thazar, Editions Fardin, Port-au-Prince, 1907, 260 pages.
- LHERISSON, Justin: La famille des Pitite-Caille, Imprimerie des Antilles, Port-au-Prince, (3 iè. édition), 1963, 120 pages.
- LHERISSON, Justin: Zoune chez sa ninnaine, Port-au-Prince, Imprimerie A. Héraux, 1906, 109 pages.
- ROUMAIN, Jacques: Gouverneurs de la rosée, Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince, 1944.

Publications périodiques - Revues et Articles:

L'Union: Volume 2: 1837-1838
Volume 3: 1838-1839
Volume 4: 1839-1840.

La Ronde: (Revue littéraire et critique).
Port-au-Prince, 5 mai 1898-15 avril 1902
(3 tomes reliés en un volume).

Le Petit Haïtien: 22 mai 1906-novembre 1907, 252 pages
Revue littéraire et sociale, Cap-Haïtien.

Haïti Littéraire et sociale: 2 janvier 1909 - 5 juin 1911,
Port-au-Prince, Antoine
Laforest, 5492 pages.

Revue de la ligue de la jeunesse haïtienne:
Port-au-Prince, Imprimerie de l'Abeille,
20 février 1916 - 20 juin 1917.

L'Union Patriotique: (bulletin mensuel), décembre 1920 -
février 1921, 3 numéros, Port-au-
Prince, Imprimerie de l'Essor.

La Nouvelle Ronde: Collection de 1925-1926,
Imprimerie de l'Etat, Port-au-Prince.

La Trouée: juillet-décembre 1927, Port-au Prince,
A. Héraux, 2 tomes en 1 volume : 206 p.

La Revue Indigène: Volume 1, numéros 1-6, juillet 1927 -
février 1928, 212 pages, suivi de :
Anthologie de la poésie haïtienne,
Nendeln Liech. Kraus Reprint, 1971.

La Revue "Les Griots" Collection complète: juillet 1938-mars
1940, Imprimerie de l'Etat, Port-au-
Prince, 4 volumes reliés ensemble,
535 pages.

La Relève : Revue politique et littéraire,
Port-au-Prince, Haïti, 1er octobre
1932 - juin 1938, 6 volumes.

Revue de la société
haïtienne d'histoire,
de géographie et de
géologie: Volume 35, no. 116: "La négritude", par
Hénock Trouillot, Imprimerie Centrale,
Port-au-Prince, Septembre 1972.

Revue Europe :

No. 501: "Jacques Stephen Alexis et la littérature d'Haïti", Paris 1971, 252 pages.

Conjonction, Revue:

No. 122-123: "Un centenaire: Fernand Hibbert, J. Lhérisson, et A. Innocent", Institut Français d'Haïti, Port-au-Prince, 1973, 145 pages.

" "

No. 130: Septembre 1976, pages 1 à 27: "La négritude comme culture des peuples noirs, ne saurait être dépassée." (Conférence de L. S. Senghor en Haïti).

" "

No. 133: mars-avril 1977: "Gouverneurs de la rosée: le testament littéraire", par le frère Raphael, pages 61 à 83.

Revue Optique:

No. 2: avril 1954, pages 34-46: "Les problèmes du romancier en Haïti", Table Ronde, avec Jean Briere, Léon Laleau, F.M. Leroy, Pétion Savain

No. 5: juillet 1954 : "Odyssée d'une langue", Lucien D'auvec, pages 37-40.

No. 32: octobre 1956, 64 pages "Les croyances des masses haïtiennes", pages 59-64

No. 23: janvier 1956, p. 25-34: "Contribution à la table ronde sur le Folklore et le Nationalisme", Organisé par le Cercle Trianon, le 2 janvier 1956, Jacques Stephen Alexis.

p. 37-45: Introduction à un débat sur le folklore et le nationalisme, par Hénock Trouillot, Cercle Trianon, samedi 7 janvier 1956.

No. 34, 75 pages: décembre 1956 "Les littératures noires et la France", p. 31-42, Jean Marcenac.

Revue Nouvelle Optique :

Volume 1, numéro 4 : Recherches haïtiennes et caraïbéennes, décembre 1971, 160 pages, P. 71-84 : "Idéologie, culture et dépendance", Hérard Jadotte.

- Nouvelle Optique: Recherches haitiennes et caraibéennes:
 No. 5: janvier-mars 1972, 189 pages.
 Nos. 6-7: avril-sept.1972, 200 pages.
 No. 8: oct.déc. 1972 , 131 pages.
- Présence Francophone: No. 4: "Haitian Literature: A search for identity", pp. 217-218.
 No. 5: "La négritude et le problème des langues en Haiti" pages 15-26
 No. 9: "Les premiers monuments textuels de la littérature haitienne", août 1974, pages 142-148.
- Présence Africaine: "Les métamorphoses de la négritude en Amérique", René Dépestre, no. 75, 3 iè. trimestre 1970.
- ALEXIS, Jacques Stephen: "Le réalisme merveilleux des haïtiens", page 245 dans ler congrès international des Ecrivains et Artistes noirs, no. spécial 19-22 sept. 1956, Présence Africaine, Paris, Sorbonne.
- BELLEGARDE, Dantès: "Haïti, centre de culture française en Amérique". Communication présentée à la conférence américaine des commissions nationales de Coopération intellectuelle inaugurée à la Havane, le 15 novembre 1941, Port-au-Prince, La Phalange, 20 pages.
- COURAIGE, Ghislain: Culture française, no. printemps 1977, pages 5-16, Ed. Association Culture Française des Ecrivains de langue française (Mer et Outre-Mer)(l'A.D.E.L.F.).